

J. SIEGEN



# LÉGENDES

DU  
GLACIER

ET DE  
L'AVALANCHE



Illustrations de E. REICHLEN

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE  
DU VALAIS

SION



*Bibliothèque*

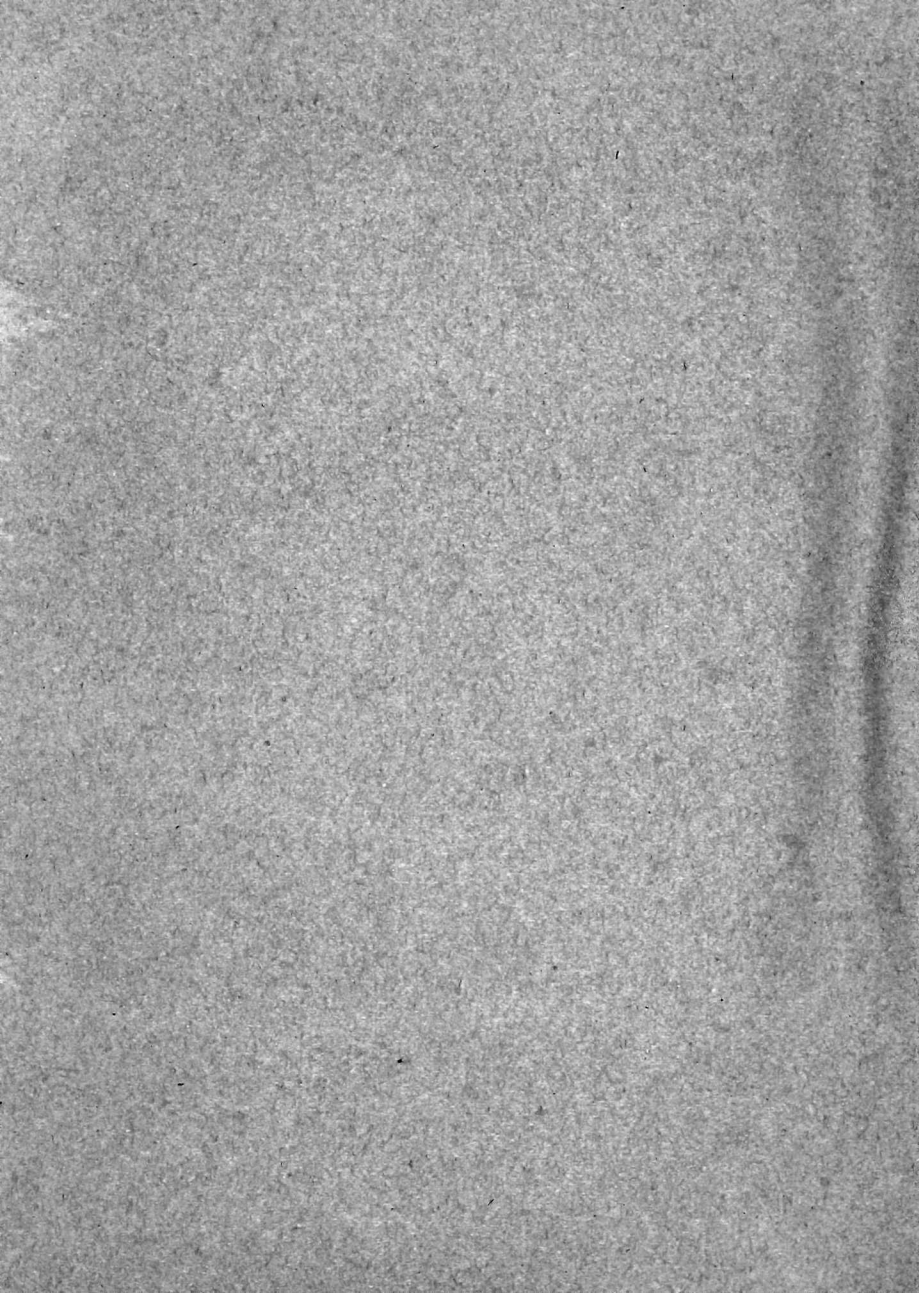
*de la*

*Section Monte-Rosa*



C. A. S.







485



# **Légendes du Glacier et de l'Avalanche**

Médiathèque VS Mediathek



1010814598

CA 237

## DU MÊME AUTEUR

---

**LE LÛETSCHENTAL. GUIDE DU TOURISTE.**  
(2<sup>e</sup> édition), avec 44 dessins et 42 photos  
hors texte et une carte par E. Reichlen,  
Broché ..... 5.—

*Le texte du même ouvrage est reproduit dans le volume  
Vallées perdues, comme III<sup>e</sup> partie (Editions SPES,  
Lausanne).*

**LE MÊME, en langue allemande...** ..... 5.—

# LÉGENDES DU GLACIER ET DE L'AVALANCHE

Recueillies dans le Loetschental  
par le Rev. Prieur **J. SIEGEN**

(Adaptation française de <sup>[Johann]</sup> Juliette BOHY)

Avec 37 illustrations de Eug. <sup>[Eug]</sup> REICHLEN  
et des vignettes

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE



501357

[1949]

**ÉDITIONS SPES, LAUSANNE**

Tous droits réservés

CA 237







## Les Glaciers sont vivants...

Les habitants de la plaine parlent en tremblant des phénomènes terrifiants de la haute montagne. Né « là-haut », le montagnard ne saurait y voir aucun sujet d'effroi. De même que le méridional chérit le rivage où il vit le jour et ses bouquets de palmiers, de même le montagnard porte en son cœur l'amour de ses forêts de sapins, de ses alpages et de ses glaciers. Peut-être aime-t-il d'autant mieux sa sauvage patrie qu'elle exige de lui le double tribut de son courage et de son labeur acharné.

La meilleure preuve de l'amour du montagnard pour sa montagne, c'est la poésie dont il l'entoure. Pour lui, les glaciers, les rochers rigides, les eaux mugissantes et les vents glacials se transfigurent : ce sont les vivants et fabuleux personnages d'un éternel drame alpestre.

Un Génie auquel sont asservis d'autres esprits est Roi de la montagne. Ses fidèles serviteurs, Avalanche et Tempête, partagent son antre, et les Glaciers, monstres énigmatiques, lui obéissent.

Tantôt dragons aux gueules béantes, tantôt serpents sinueux, les glaciers s'agrippent aux vertigineuses pentes de l'Alpe, ou se fauflent entre les montagnes en y creusant d'étroites vallées.

Qui sait la vie mystérieuse de ces géants de glace ? A la fois morts et vivants, ils semblent immobiles, et se meuvent ; matière inerte, ils se transforment sans cesse ; muets, ils tonnent à leurs heures. Ici, le glacier dispense la vie, et là-bas l'anéantit ; il brise les arbres et laboure la terre pour la semence nouvelle, aidant et ruinant tour à tour le travail de l'homme. Il est tout mystère et révèle parfois ses secrets : grottes de glace cristalline aux profondeurs bleues ou vertes et tendues d'innombrables stalactites couleur d'arc-en-ciel ; des hommes même, jadis disparus dans des crevasses traîtresses, reposent dans son sein glacé et par instants, comme à travers un cercueil de verre, le glacier les exhibe comme une proie.

Souvent, assis sur quelque roc poli par les eaux, pâtres et chasseurs, fils de la montagne, écoutent, silencieux, s'essayant à surprendre la vie mystérieuse du colosse. D'où viennent ces cascades s'échappant du glacier et qui vont alimenter quelque minuscule lac alpestre ? D'où cet éternel murmure des profondeurs ? Vers quel but le glacier entraîne-t-il la moraine sur sa puissante échine ?

Avant même que les savants ne s'en préoccupassent, les fils de l'Alpe avaient résolu ces questions. Maintes études scientifiques n'ont fait du reste que confirmer les observations des montagnards. Seule la tradition orale a maintenu parmi eux le riche folklore des Alpes. Au cours des longues veillées, parés de poésie, parfois même sous forme de vers, les secrets de la montagne se sont transmis des pères aux fils.

Comment se formèrent les nouveaux glaciers ? Le montagnard raconte : Une jeune fille immaculée, l'Hiver, rassembla jadis des morceaux de glace pris dans sept glaciers différents et les déposa au lieu appelé Lötschenlücke. De la sorte la Vache blanche — le Glacier long — put s'allonger. Une fois déjà elle avait menacé le village de Gampel, par delà la Luägla ; puis

s'était retirée. Les chèvres de Gampel broutèrent d'abord là où paissent maintenant les vaches. Mais la vallée sera dévastée à nouveau. Une fois encore, par delà la Luäglä, la Vache blanche regardera la vallée du Rhône.

Les migrations de glaciers de jadis se répètent de nos jours, dans de plus faibles proportions. Actuellement les glaciers tendent à envahir les vallées. Pourquoi ce mouvement ? La Dame blanche (les névés) est assise là-haut, sur la cime éternellement gelée. C'est elle qui fait avancer le monstre de glace, et menace ainsi la demeure des hommes.

Le glacier entraîne dans sa marche des blocs de granit qu'il creuse, polit, roule et parfois arrondit en meules ; puis un jour il les transporte au loin, jusque sur les cols élevés. Telle la « Meule de Milinegga ». Les eaux sourdent et, se précipitant, creusent dans le roc des gorges où elles bondissent et grondent. Ainsi, le « Chant merveilleux ».

Parfois aussi les glaciers se font redoutables. Les blocs de pierre de la moraine s'abattent comme grêle sur les alpages : « Le sorcier de Gandegga ! » chuchotent les pâtres effrayés. Ebranlée par des eaux torrentielles, la moraine



## LÉGENDES DU GLACIER ET DE L'AVALANCHE

allonge une avant-garde de pierres dans la vallée. « Les boucs du glacier ! » s'écrient les montagnards inquiets. Un lac alpestre déborde, ses eaux inondent et dévastent tout sur leur passage : « Le nain du lac en fait des siennes ! »

Qui a sondé ces choses que seul le temps a vues ? Le Juif errant, dont le repos ne commencera qu'au jour du Jugement dernier, les a contemplées et sait en témoigner. Non seulement conteur agréable, il dispense aux hommes les enseignements de sa longue expérience ; tel un bon maître, il enseigne à vivre.

Une poésie populaire empreinte de foi chrétienne possède une haute valeur éducative. A leur tour, les légendes des glaciers nous répètent : gardez-vous de la désobéissance, de la jalousie, de l'impureté, de l'ingratitude, de l'injustice et de toute impiété. La bénédiction de Dieu s'éloigne du pécheur, mais elle récompensera la vertu. Nos prières et la bénédiction de l'Eglise nous protègent contre les dangers de la montagne.

Aujourd'hui, nos montagnards cachent leurs croyances poétiques avec une pudeur craintive, redoutant le scepticisme de l'étranger moqueur et sacrilège. Acculée dans son étroite patrie, la

## LÉGENDES DU GLACIER ET DE L'AVALANCHE

poésie populaire alpestre se meurt lentement,  
comme un peuple vaincu par l'envahisseur.  
Puissent ces derniers reflets trouver accueil et  
sympathie auprès de quelques nobles cœurs.

L'AUTEUR.





## Le Chant merveilleux

Certain endroit du Faflertal, au pied du Breithorn, est appelé dans le pays *das Wunderspiel*. C'est le point où les cascates blanches d'écume tombant du Petersgrat se réunissent en un torrent qui gronde au fond de l'étroite gorge qu'il s'est creusée dans la roche calcaire. En haut, les deux lèvres de la gorge sont rouges de roses des Alpes. Parfois un pâtre de la Fafleralp s'en approche et, penché par-dessus les buissons empourprés, il écoute, l'air rêveur.

Lorsqu'on lui demande ce qui l'attire de la sorte vers l'abîme, le pâtre répond à voix basse, comme on confie les secrets : « N'entendez-

vous pas ? N'entendez-vous pas le chant merveilleux ? »

Et celui qui se penche alors, entre ciel et terre, sur la vertigineuse crevasse, entend à son tour. Il perçoit, montant de la profondeur, une musique étrange, douce, puis plus haute, grondante puis berceuse, s'enflant et s'abaissant avec le bruit des eaux et le souffle de l'air, qui semble mourir et sans cesse renaît, douce, puis plus haute, grondante, puis berceuse...

— Vois-tu le musicien, berger ?

— Non, je ne vois personne. Mais la mère de ma grand-mère a vu son violon et sa mère l'a entendu en jouer. Ma grand-mère parlait souvent du musicien et nous recommandait de ne pas nous pencher trop avant pour l'entendre, car, disait-elle, les enfants désobéissants ne remonteront pas du précipice, comme fit le joueur de violon. Voulez-vous savoir son histoire ?

— Conte-nous cela, berger.

— Trois fromagers vivaient jadis sur la Blümlisap, dans l'Oberland bernois. Les soirs de lune, deux d'entre eux venaient souvent « à la veillée » à Gugginen. Mais le troisième

restait chez lui, avec son violon, qu'il préférait à toutes les jolies filles du monde.

Un jour les deux fromagers, qui désiraient danser au son du violon, pressèrent le musicien de les accompagner. Après s'être fait prier longtemps, le jeune homme les suivit.

Agiles comme des chamois, ils courent à



travers arêtes et névés, gorges et crevasses et, parvenus à l'endroit où nous sommes, franchissent d'un bond ce précipice.

A Gugginen, ils trouvent joyeuse compagnie. Des jeunes filles des alpages de Fafler et de Gletscher ont été invitées à la fête et sur



des plats d'étain sont empilés, haut comme des tours, d'appétissants gâteaux dont le premier doit être la récompense du meilleur danseur.

Glorieux, les Bernois présentent leur musicien à la compagnie. On lui demande aussitôt un échantillon de son art. Et le violon se met à chanter. Telle une voix céleste, il parle de bonté, de beauté, d'honneur, de foi, de fidélité. Son chant se fait si pur, si doux et pénétrant que des larmes roulent sur les tabliers blancs des danseuses. Et tout au fond des cœurs une voix répète : Fidélité, fidélité !

« Le musicien mérite le prix ! s'écrient tous les auditeurs lorsque la musique s'est tue. Et la maîtresse du logis ajoute : « Que le Seigneur accompagne tout le monde à la maison ! »

Blêmes de jalousie, les deux fromagers veulent se jeter sur leur compagnon. Prévoyant les coups, déjà il s'est enfui. Un rayon de lune lui montre son chemin, mais hélas ! trahit aussi ses traces. Dans le Wollwald, les poursuivants le serrent de si près qu'ils marchent sur son ombre, et ici même, au bord du précipice, à l'endroit où le musicien allait sauter, ils le touchent au dos, le poussent en avant...

« Jésus, Marie et saint Joseph ! » Un grand cri s'est échappé de la poitrine du musicien précipité dans l'abîme. L'écho le répète, le porte jusqu'aux plus hauts sommets, jusqu'aux étoiles...



Les meurtriers ne songent pas à se réjouir de leur coup. Chacun tenant l'autre pour rival et ennemi, ils s'étreignent sans prononcer une parole, luttent et roulent enlacés dans l'abîme, avec une horrible clameur qu'étouffent les flots mugissants.

Personne ne l'a vu, mais les choses ont dû se passer ainsi ; car pendant les nuits de lune,

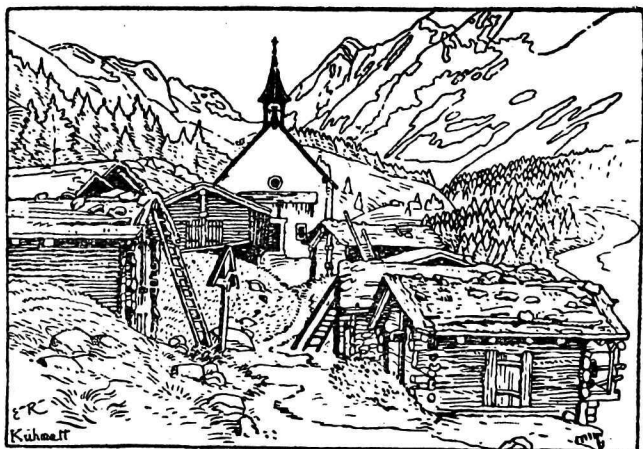
il se fait ici des choses à vous glacer le sang dans les veines. Deux hommes sortant de la forêt, s'élancent vers le torrent, luttent ensemble au bord du précipice et y roulent en poussant un cri terrible. On n'a pas eu le temps de réciter un *Pater* que déjà ils ressortent du bois et recommencent leur duel qui s'achève par la chute dans l'abîme avec ce cri affreux. Et cela continue ainsi toute la nuit : au moment où la lune disparaît derrière la montagne, ou pâlit à la première lueur du jour, les rochers se renvoient une dernière fois le lamentable cri des meurtriers.

— Et le musicien, berger ?

— Pour celui-là, le bon Dieu ne l'a pas oublié. Revenu à lui, il croit s'éveiller d'un horrible cauchemar. Mais non, il n'a pas rêvé. Le fracas des eaux et une pluie d'écume sur les pierres le lui prouvent assez. Puis il distingue, au-dessus de sa tête, des parois de rochers lisses, se resserrant à leur sommet et qui lui ôtent tout espoir de sortir de cet étrange lieu. Seuls quelques oiseaux surgissant de leurs retraites s'envolent bien haut vers le soleil. Hélas ! le musicien ne peut pas se suspendre à leurs ailes. Vainement il tente un appel : sa voix n'atteint

pas oreille humaine, car l'étroite gorge l'emprisonne et le tumulte des eaux la noie.

Alors le musicien prend son violon et, en jouant, il confie sa détresse à ce fidèle ami. Et une musique s'élève qui monte plus haut que



la voix humaine, jusqu'à la Reine des Anges, la Consolatrice des affligés. Longtemps les plus beaux hymnes à la Vierge s'égrènent sur les cordes et pour la dernière mélodie, le vieux cantique des pèlerins de Kühmatt, la voix cristalline chante avec une infinie douceur.

Le Ciel a entendu ce chant d'amour et de

foi. Comme guidé par la main d'un ange, le musicien se lève, pose le pied sur le rocher à pic. O miracle ! La pierre cède comme de la cire chauffée. Pas à pas, le prisonnier s'élève vers la lumière, et bientôt, remonté de l'abîme, il foule l'herbe sous le grand soleil.

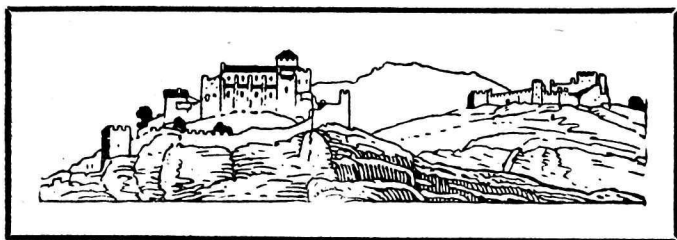
Ce fut ce matin-là qu'on aperçut le musicien pour la dernière fois. Des femmes montant à l'alpe entrèrent dans la chapelle de Kühmatt et trouvèrent la grande grille de fer ouverte. Le musicien était agenouillé devant l'autel, jouant son dernier chant. Quand il eut achevé, il déposa son violon sur l'autel en offrande à la Sainte Vierge.

Il ne retourna pas sur la Blümlisalp et jamais non plus à Loetschen. Il n'est resté de lui que cette mélodie montant du torrent et qu'on appelle aujourd'hui encore *das Wunderspiel*, c'est-à-dire : le chant merveilleux !

---







## Anne la Blanche

Sur l'abrupt rocher de Tourbillon, frère jumeau de la colline de Valère, habitait la femme la plus riche et la plus belle de la ville de Sion. Elle se nommait Anne, mais comme elle portait toujours une robe blanche — non pas seulement aux mariages et aux baptêmes — dans le pays on l'appelait « la Dame blanche ».

Chaque année, au moment où le printemps franchissait le seuil du Léman pour remonter la vallée du Rhône, on apercevait, sur Tourbillon, la blanche Anne contemplant avec nostalgie les sommets étincelants du Haut-Valais. Elle était née là-haut et y avait laissé son cœur. Un beau jour elle disparut subitement, partie, disait-on, à la recherche du plus



bel endroit du pays pour y établir sa résidence d'été. La Dame blanche parcourut toutes les vallées élevées, escalada bien des arêtes ; sur la chaîne sud des montagnes, le föhn la chassa ; sur la chaîne septentrionale, le vent du nord cinglant sa figure la rebuta. Après de longues explorations, elle arriva au lieu où confluent les trois torrents blancs d'écume qui descendent du Glacier Long, du Grosshorn et du Beichgrat.

La Dame blanche avait trouvé ce qu'elle rêvait : un minuscule lac alpestre, éblouissant comme un miroir d'argent ; des sources d'eau cristalline et des grottes de glace bleu de ciel. C'était bien là la seconde patrie de la blanche Anne. Les premiers rayons du soleil levant l'y éveillent et au milieu d'un cirque de montagnes, les derniers feux du crépuscule dorent sa robe blanche de neige.

En ce lieu béni, Anne fait élever une maison et plante un jardin où prospèrent des arbres qu'on ne vit jamais à pareille altitude. Elle est heureuse ; grâce à ses soins, tout verdit et fleurit autour d'elle. Pourtant quelque chose manque à son bonheur ; Anne souffre d'un mal commun à bien des créatures : elle est seule et

son isolement lui pèse. Nul ne franchit jamais les bornes de son petit paradis. Les pâtres des alpes de Gugginen et de Gletscher ne font paître leurs bêtes que jusqu'aux torrents bordant le domaine de la Dame blanche et les chasseurs traversent glaciers et ravins afin de l'éviter. Il devient évident que tous agissent de parti pris contre l'étrangère.

« Puisque les hommes me haïssent, j'aurai du moins des animaux dans mon paradis ! » s'écrie alors la Dame blanche. Et bientôt, elle a attiré dans ses pâturages fleuris tous les chamois des régions avoisinantes. Dès lors les chasseurs parcourent vainement la montagne. Comme par un charme magique, Anne retient sur ses terres tout le gibier du pays.

Un hardi chasseur se présente enfin devant elle et lui dit fièrement : « Je ne viens pas ici en mendiant, je t'offre de payer les bêtes dont tu t'es emparée par ruse. Quel est ton prix ? »

Non moins fièrement, la blanche Anne toise le chasseur du plumet de son chapeau à la boucle d'argent de ses chaussures, puis elle fait son prix : « Pour chaque chamois, la plus belle vache du troupeau et un jeune pâtre par-dessus le marché ».

Hélas ! L'argent de tous les chasseurs réunis ne paierait pas semblable prix. Le fier chasseur s'en va tête basse. Sorti du domaine de la Dame blanche, il s'assied sur quelque bloc erratique et demeure pensif, accablé. Un pâtre de Gugginen l'y découvre et s'informe de la cause de son abatement.

— Tu as le cœur trop dur pour me venir en aide, dit le chasseur d'une voix amère, sinon tu ne laisserais pas tes vaches brouter péniblement ces maigres pâturages, tandis que de l'autre côté du torrent les chamois se pressent dans l'herbe haute.

— Mon cœur n'est pas de pierre, répond le pâtre de Gugginen, mais je sais qu'obéir me vaudra plus de bénédictions que les meilleurs pâturages. Il m'a été défendu de poser le pied sur le sentier qui mène chez la Dame blanche.

— Es-tu donc un enfant ? Mets-toi sur la plus belle vache du troupeau et de la sorte tu n'enfreindras aucune défense.

En un instant, comme poussé par le Malin, l'homme a rassemblé son troupeau. Monté sur sa plus belle bête, il s'avance sur le sentier défendu et pénètre dans le domaine de la Dame

blanche. A son approche, tous les chamois fuient vers les rochers et les sommets.

Qu'a donc trouvé le pâtre de Gugginen dans le paradis de la blanche Anne ? Elle est généreuse, il est vrai, mais hautaine et froide, comme si elle avait une pierre à la place du cœur. Bientôt le pâtre soupire après ses semblables, les hommes de la vallée, pauvres mais pleins de bonté. Hélas ! la Dame blanche le tient en son pouvoir, elle ne le laissera pas partir. Jour après jour, elle remet au lendemain le départ du vacher.

Enfin, n'y tenant plus, il décide en secret : oui, ce sera demain ! La nuit venue, il bourre d'herbe les grosses cloches de ses vaches avec lesquelles il partira sans bruit aux premières lueurs du jour.

La nuit s'avance. Le pâtre ne dort pas et cette nuit lui semble longue, longue et froide... L'aube luit enfin. Mais quel spectacle découvre le pâtre de Gugginen ! A ses pieds, trois glaciers descendus de la Lötschenlücke, du Grosshorn et du Beichpass, s'entrelacent comme trois monstrueux dragons. Les parois de glace sont si hautes et déchiquetées, si ravinées et crevasées qu'un pied humain y chercherait vaine-

ment un passage. Comme chaque jour le soleil monte à l'horizon, mais sur cette étendue glacée ses rayons ne réchauffent rien. Les torrents restent figés, l'herbe flétrie ne se redresse pas. Et toutes les vaches ont péri, gelées debout, les yeux grands ouverts...

O généreuse Dame blanche, aie pitié du pauvre pâtre séduit ! Brise ce terrible enchantement !

Mais la Dame blanche est impuissante à conjurer le désastre. Cent années ne suffiraient pas à faire fondre ces glaciers qu'elle a appelés en une nuit. Sous ses yeux, le pâtre de Gugginen se meurt de nostalgie. Bientôt il expire et Anne couvre d'un linceul son corps raidi.

Elle-même doit abandonner son paradis transformé en un désert de glace. La malédiction qui pèse sur elle lui fait fuir son domaine, la pousse jusqu'aux plus hauts rochers, jusqu'à la plus haute cime où elle devra gémir et pleurer sans cesse, tant que ses larmes poliront le dur granit et y creuseront de profonds sillons.

Depuis ce temps-là les glaciers ont fondu, des sources ont jailli à nouveau. L'herbe a reverdi et au bord du torrent s'échappant du glacier croissent des genévriers et des roses des



alpes. Mais jamais plus la tiédeur du soleil ne ressuscita dans sa beauté première le paradis perdu de la Dame blanche. De ce qui fut sa maison, il ne reste que quelques pans de murs moussus et aujourd'hui encore les habitants du pays évitent ces lieux presque autant que leurs anciens, au temps de la Dame blanche. Des pâtres, des chasseurs y passent, parfois même s'y asseyent au soleil en respirant l'air frais des glaciers tout proches. Mais de mémoire d'hommes, jamais pâtre ne se risquera à passer la nuit en cet endroit avec ses bêtes, ni chasseur à y attendre l'aube à l'abri de quelque rocher.

La Dame blanche n'a jamais quitté la haute cime où l'a rivée un juste châtiment. Elle ne regarde plus si le jardin refleurit qui fut jadis sa joie et causa son malheur. Les yeux fixés sur les glaciers, elle guette leur marche lente vers la vallée. Car la Dame blanche sait qu'au jour où le fleuve de glace recouvrira tout le Lötschental, et, s'avancant dans la vallée du Rhône, léchera de ses langues de glace le pied des collines de Valère et de Tourbillon, ce jour-là sonnera l'heure de sa délivrance. Mais d'ici là, bien des étés brûlants, bien des hivers glaciaux se succéderont et plus d'un pâtre de

Gugginen contempera encore là-haut l'alpage  
où fut le paradis perdu de la Dame blanche,  
lequel porte encore son nom aujourd'hui : *die*  
*Anen.*









## Le Glacier Long

Au temps où le Juif errant passa pour la première fois dans le pays valaisan, le Lötschental s'appelait encore *Lichttal*, c'est-à-dire « vallée de lumière ». De belles vignes croissaient dans les hautes vallées, et jusqu'aux sommets les plus élevés s'étendaient des prairies et des pâturages. Il n'y avait nulle trace de neige là où sont aujourd'hui nos cols ; les arêtes les plus abruptes étaient dépourvues de glace. Ecoutez ce que le Juif errant raconte de cette époque-là :

« Le Lötschental appartenait alors à deux sœurs qui décidèrent de se partager leur patrimoine. Après avoir fixé la ligne de partage au-dessus de Kühmatt, elles tirèrent au sort. Celle des deux sœurs à qui échet la partie infé-

rière de la vallée dit à l'autre, avec des larmes dans les yeux : « La chance t'a favorisée, ma sœur ; je n'ai que des forêts et des montagnes et toi tu as les champs et les pâturages ». — En ce temps-là, on pouvait faucher l'herbe jusqu'où se trouve maintenant la Lötschenlücke ; dans le Gletschergrund, les bergers n'auraient pas su où trouver un caillou à lancer aux vaches qui s'écartent du troupeau, et là-haut, sur le Tschorrä, les femmes de Fafler faisaient paître leurs bêtes huit jours durant. A cause de la méchanceté des hommes, toute cette splendeur est enfouie aujourd'hui sous la glace et les pierres, la neige éternelle et des rocs énormes.

Un jour de printemps, un étudiant en voyage arrivant dans le Lötschentäl et le contemplant de la Faldumlawine, s'écria, rempli d'admiration : « Ah ! la belle vallée ! »

— Si tu voyais, en été, nos champs brûlés par le soleil, tu ne parlerais pas de la sorte », lui répondirent les villageois. « Je sais comment y remédier », assura l'étranger. Hélas ! il eût mieux fait de garder pour lui ses conseils. « Faites rassembler par une jeune fille irréprochable des morceaux de glace provenant de sept glaciers différents. Qu'elle les dépose à la

Lötschenlücke, au point où les montagnes sont le plus resserrées. Après quoi vous aurez de l'eau à boire tant qu'il vous plaira et vous pourrez arroser vos champs. Mais quand la Vache blanche descendra vers vous, fuyez devant elle ».

Les paysans ne comprirent pas alors les dernières paroles de l'étranger ; sinon ils se seraient bien gardés de suivre ses conseils.

Une jeune fille rassembla donc des morceaux de glace de sept glaciers et les déposa sur la Lötschenlücke : la glace n'y fondit jamais et la « Vache blanche » s'est avancée si loin dans la vallée qu'on l'appelle aujourd'hui le Glacier long. Si vos pères s'en étaient remis aux soins de la Providence, ils n'auraient pas été victimes de la méchanceté des hommes.

La partie inférieure de la vallée a subi, elle aussi, de grands changements. Là où s'étend si largement aujourd'hui le pierrier de la Wilerra, ondoyaient jadis de grasses prairies appartenant à deux sœurs. Très pieuses, elles avaient coutume, aux premiers tintements de l'Angélus, d'interrompre aussitôt tout travail, fût-il même urgent. Si elles étaient en train de lier une charge de foin, la cloche sacrée leur faisait

lâcher la corde, et l'herbe demeurait sur le terrain durant tout le jour du repos. Un jour leur valet, qui se croyait plus sage que ses maîtresses, avait préparé trois charges de foin au moment où il entendit la cloche de St-Martin annonçant un jour de fête. « Tant pis ! s'écria l'homme. Ce foin je le porterai aujourd'hui à la maison... » La nuit suivante, le Wilerbach déborda et le domaine des deux sœurs fut complètement dévasté.

D'autres changements se produiront encore jusqu'à ce que je revienne dans le Lötschental, car partout où j'ai passé il faut que je repasse. D'ici là, les limaces blanches auront enseveli Blatten ; le glacier suspendu là-haut servira de civière au village de Wiler. La Lonza roulera dans ses flots les saules noirs sur lesquels est bâtie Kippel et les eaux du Golnbach précipiteront Ferden dans la Kreschärren... L'Eternel seul sait où reposeront alors vos os, tandis que les miens erreront encore sur la terre mourante. Le temps marche et il avance plus vite qu'on ne le croit. Déjà les glaciers ont repris leur marche en avant : les cerises noires ne mûrissent plus dans votre vallée ; les forêts, là-haut, recu-



## LÉGENDES DU GLACIER ET DE L'AVALANCHE

lent, on n'y défriche plus les champs et l'homme se retire des lieux élevés.

Lorsque je reviendrai dans votre vallée, elle s'appellera « Wüsttal » (vallée de la Dévastation).

Et maintenant je vous quitte, car chaque jour doit me trouver en un autre lieu, jusqu'à ce que le Seigneur vienne... Seigneur, viens bientôt ! »





## La Meule de Milinegga

Milinegga est le nom d'un endroit entre les villages de Blatten et d'Eisten. Un moulin banal s'y trouvait jadis, dont le souvenir subsiste dans ce nom de Milinegga<sup>1</sup>. Aussi loin qu'on se le rappelât, le vieux meunier d'Eisten avait fait marcher le moulin, ou plutôt, il aurait dû le faire marcher si quelqu'un d'autre n'avait travaillé à sa place.

Mais le vieux meunier avait beau faire ; chaque soir il entassait dans son moulin sacs de seigle et sacs d'orge : le lendemain matin le grain se trouvait moulu, la farine mise en sacs, les sacs liés et même époussetés, sans que le maître des lieux y eût seulement touché de

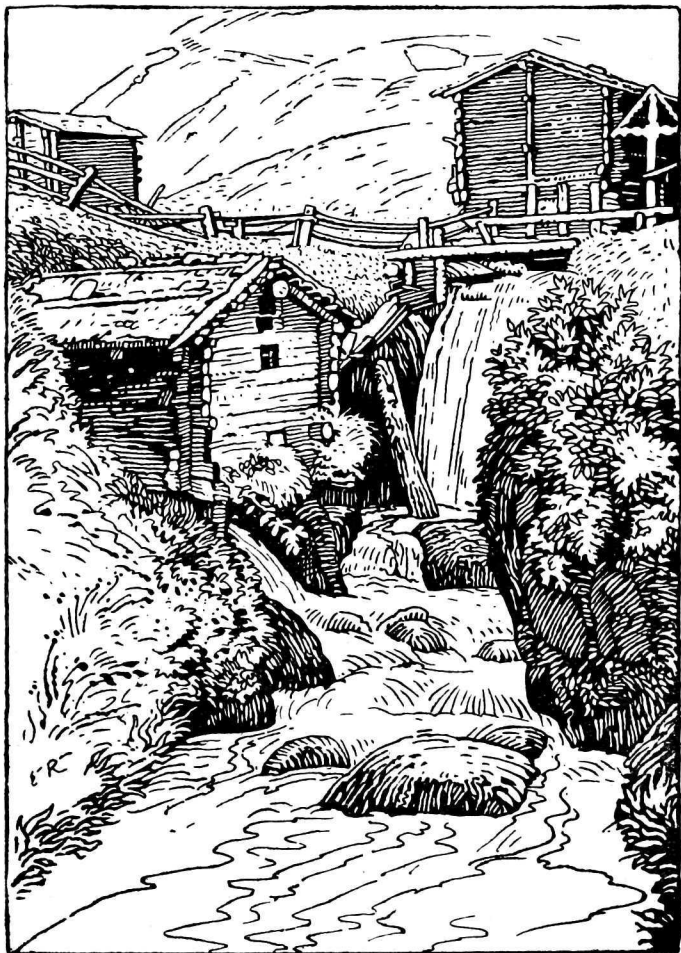
<sup>1</sup> Millerstein = meule



son petit doigt. Il s'en étonnait fort et enfin sa curiosité l'emporta.

Un soir, il se dissimula dans un coin sombre de son moulin et se tint l'œil au guet. Bientôt la porte s'ouvre et le vieux meunier voit entrer un nain dont les culottes — s'il en avait eues — n'auraient pas caché les jambes du petit Josi. Agile et leste autant que robuste, le petit homme se met à vider les sacs dans le blutoir, puis il fait tourner la meule à une allure telle que les tours ne se pourraient compter. Le grain versé en haut ressort en bas en belle farine et l'un après l'autre, les sacs sont remplis à nouveau et alignés en bon ordre. Dix jours auraient à peine suffi au vieux meunier pour accomplir le beau travail dont le nain s'était parfaitement tiré en quelques heures. Avant que la cloche d'Eisten sonnât Matines, un ordre parfait régnait dans le moulin et le bonhomme s'en allait comme il était venu.

Rentré chez lui, le meunier fait part à sa femme de sa découverte. Un « servan » est l'hôte du moulin. Ils s'en réjouissent et, la fête de Noël étant proche, les vieux époux décident de récompenser leur hôte nocturne par un cadeau. Dans un morceau de triège, la meunière



taille le plus joli costume du monde, le coud soigneusement, y fixe poches, bouclettes et boutons luisants. « Puisque le bon Dieu ne m'a pas donné d'enfant, dit-elle, j'adopte notre nain pour tel ».

Aussi heureux que s'il lui était destiné, le meunier emporte au moulin le cadeau de Noël du zélé « servan ». Comme c'est la veille de la fête, il ne prépare pas de travail, car tous doivent fêter ce saint jour. Il dépose les différentes pièces de l'habillement sur un trépied, en mettant bien en évidence un joli casque à mèche brodé de laines vives.

Comme de coutume, le nain entre au moulin. Il s'approche du trépied, regarde, s'étonne, puis en un clin d'œil enfle les vêtements. Et pirouettant trois fois, s'écrie : « Me voilà un homme ! un véritable homme ! jamais plus on ne me verra ici ».

Mais à quoi songe le bonhomme ? Comme s'il ne s'agissait que d'une planche à fromage, il enlève les pesantes meules et les emporte hors du moulin avant même que le meunier ahuri ait eu le temps de défendre son bien.

Plus tard, beaucoup plus tard, le vieux meunier revit ses meules, mais elles se trouvaient à



une telle distance de Milinegga qu'on ne pouvait songer à les y ramener. En quittant le moulin, l'impudent bonhomme, portant sur sa tête cette charge énorme, avait gagné les alpages élevés, franchi les cols et dépassé Ober-Ferden. Au moment où il atteignait la plus haute arête, d'où l'on descend sur Louèche-les-Bains, les clochers de Kippel sonnèrent la messe de Noël. Le voleur ne put faire un seul pas de plus ; les lourdes meules roulèrent sur le sol et dès lors, à jamais banni, le nain erre sur le Majinghorn.

Par les beaux matins d'été, les jeunes filles de Kummen qui paissent leurs vaches à Ober-Ferden entendent parfois le nain du Majinghorn roulant ses meules sur le glacier. Jamais on ne l'aperçoit. Mais durant les nuits de tempête, le voleur est condamné à sauter d'un seul bond sur le col, où il doit charger les meules sur sa tête, comme il fit jadis au moulin de Milinegga. Et tant que souffle la tempête, les lourdes masses de pierre tournent sur la tête du voleur, avec un bruit de tonnerre qui s'entend jusqu'à Kummenstafel.

Aujourd'hui encore, lorsqu'on franchit la montagne, on peut voir les meules de Milinegga gisant sur le sol au point où se partagent les

## LÉGENDES DU GLACIER ET DE L'AVALANCHE

eaux descendant vers Louèche et vers Loetschen. L'endroit est appelé *Beim Millerstein* (vers les Meules), et les pâtres de Kummen se répètent de père en fils

*Qu'il n'est si bon et brave nain  
Qui ne joue un tour de vilain.*







## Le Nain du Lac de Stampach

Le nain du lac de Stampach rendit un jour un service douteux à un chasseur d'Eisten. Au moment où celui-ci longeait le glacier de Stampach, qui s'avance jusqu'au lac, il aperçut subitement le bonhomme. En bottes grises, redingote bleue et casque à mèche, il se tenait perché sur la moraine et paraissait regarder attentivement, bien loin au-dessous de lui, la vallée creusée au pied des montagnes énormes. Se sentant découvert, le chasseur s'approche du nain, et pour ne pas s'aliéner ses faveurs, il lui demande respectueusement : « Que cherches-tu donc là-bas, ô grand roi de la montagne, dans ces profondeurs où vivent les hommes ? » A quoi le nain du lac de Stampach répondit : « Mon lit est trop court, mes bottes trop étro-



tes. Bientôt je m'étendrai par delà les forêts et les champs ».

Le chasseur a compris ce langage : le Génie de la montagne prépare une voie d'écoulement aux eaux du lac devenu trop étroit. En torrents dévastateurs, elles se précipiteront sur les pâturages, les prairies et les chalets. Qu'advient-il de ses prairies à lui, les mieux situées de la vallée ? La peur, qui le fait se hâter, suggère un moyen au chasseur d'Eisten. Par ruse, il détournera le coup qui le menace.

Le lendemain est jour de kermesse à Kühmatt, une fête pour toute la vallée. Dès le matin, les habitants des communes éloignées s'y rendent en groupes et dans leurs vêtements noirs des grands jours. Tout ce monde traverse le village d'Eisten et le chasseur, assis devant son chalet, les salue à leur passage. Voici s'avancer Meyer, de Ferden, le richard du pays. Pour celui-ci l'accueil du chasseur se fait particulièrement aimable — non point à cause du respect que l'homme lui inspire, mais bien plutôt grâce au prestige que lui donnent ses sacs d'écus.

Habilement notre chasseur l'entoure, l'escorte, se fait son compagnon. Enfin, il atteint son but : la conversation roule sur son beau

## LÉGENDES DU GLACIER ET DE L'AVALANCHE

domaine des Bleiken que menacent les eaux du lac de Stampach.

Meyer se vante : « Je possède des terres dans tous les coins de la vallée, les Bleiken excepté. Veux-tu me céder les tiennes ? »



L'occasion est unique de se défaire avec profit d'un bien voué à une ruine certaine. Vendeur et acheteur sont tous deux convaincus qu'ils gagneront à l'affaire, qui se conclut promptement. Le soir même le riche Meyer paie en or sonnante le prix convenu et le chasseur se frotte

les mains, en se disant qu'il a véritablement trouvé un trésor. Mais sa joie devait être de courte durée.

Toute la nuit suivante un bruit sourd tonna dans la direction des hauts sommets. On eût dit que le glacier de Stampach broyait sous son poids les rocs qui lui servent de lit. Au petit jour, on sentit nettement jusqu'aux villages de Blatten et d'Eisten, et même très haut sur l'alpe de Telli, une odeur de terre fraîchement remuée et de rocs réduits en poudre. « Le Stampach en fait des siennes », se disaient entre eux les montagnards inquiets. « Le bon Dieu protège nos champs des Bleiken ! » Et la nuit s'achève dans l'angoisse, car à travers l'obscurité, personne n'ose se risquer dans les parages du torrent déchaîné.

Le lendemain matin, le soleil éclaire un triste tableau. Les riches prairies qui s'étendaient des bords de la Lonza à ceux du Stampach ont disparu sous une couche de limon et de cailloux. Au milieu de ce désert, le torrent, apaisé maintenant, coule dans le nouveau lit qu'il s'est creusé. Mais les deux ponts emportés témoignent que l'eau dévastatrice s'est élevée jusqu'aux rochers encerclant la vallée.

Bientôt le mystère s'éclaircit ; le lac au pied du glacier de Stampach a débordé et, entraînant la moraine, ses eaux se sont ruées en torrents par delà la brèche qui leur servait d'écoulement. S'il l'avait voulu, le chasseur d'Eisten aurait pu prédire cette catastrophe. Mais à quoi cela eût-il servi ? Quel profit en aurait-il retiré lui-même ? Sa ruse et les remords qu'il en éprouve tourmentent sa conscience. L'or mal acquis a perdu toute valeur pour lui. Il ne le regarde ni ne le touche plus. Une seule pensée l'obsède : « J'aurais dû tout dire ! J'aurais dû tout dire ! Cet or ne m'appartient pas ! »

Enfin, n'y tenant plus, le chasseur se rend à Ferden, va trouver le riche Meyer et reposant l'argent reçu sur la table, il déclare : « Reprenez votre or, il ne m'appartient pas, car c'est par ruse que je l'ai acquis. Je savais que le lac de Stampach déborderait et dévasterait mon domaine ».

Le riche Meyer de Ferden, qui avait aussi son orgueil, refusa de reprendre la somme payée et obligea le chasseur à garder son or.

Ainsi l'homme orgueilleux paya sa fierté de son argent et le chasseur son coupable silence par le tourment d'une mauvaise conscience.





## Les Esprits de la Montagne

En écoutant jadis nos vieux guides raconter les premières ascensions de nos Alpes, nous leur avons maintes fois demandé : Pourquoi vos pères ne se sont-ils pas risqués, eux aussi, à escalader les sommets ? Et les vieux de répondre invariablement : Ils étaient persuadés que le Génie de la montagne ne l'aurait pas toléré.

Chaque sommet possède son génie, plus ou moins puissant, selon les dimensions de la montagne. Un sommet disparaît-il derrière les nuages : le génie met son capuchon. Le ciel se voile-t-il, alentour, de ces plumes légères qui vont s'effilochant et s'allongeant : le génie peigne sa longue tignasse. Et du même coup l'invisible personnage joue le rôle d'un baromètre infailible. Tel celui du Bietschhorn, le plus grand de la vallée, et dont la règle est la suivante :

*Quand le Bietschhorn met son chapeau,  
C'est que le temps sera beau.  
Mais s'il se coiffe de plumes  
Il tombera pluie et brumes.*

Quel luron que ce génie du Bietschhorn ! D'un coup de son levier, il émiette des rochers ; d'un seul pied, il vous ébranle un glacier de telle sorte que ses fragments sont projetés au loin... Ce puissant souverain s'est adjoint deux serviteurs, deux boucs noirs haut encornés. Partout où elles passent, les affreuses bêtes labourent le sol et font pleuvoir des pierres énormes. Elles gîtent à l'ordinaire dans la région du Gallengufer et s'abreuvent de l'eau du Gallengbrunnen, lequel tarit aussitôt. Parfois les monstres noirs s'avancent jusque dans la vallée, en été surtout, lorsque les glaciers fondent comme cire au feu, ou bien après quelque terrible orage de haute montagne. Alors des bruits sourds grondent lugubrement sous le glacier ; la moraine bouge, comme ébranlée par une force souterraine, et soudain un torrent de limon et de pierres se précipite en bas le Birchinn.

Un jour, des faneurs qui travaillaient dans





les Brunnmatten virent arriver l'avalanche de boue et de pierres et au même instant, ils entendirent distinctiment l'un des boucs noirs disant à l'autre : « Tire bien, tire bien », à quoi son compère répondit : « Ça ne me va guère, ça ne me plaît guère, on jeûne là-bas aujourd'hui... »

Là-dessus le recteur de Blatten vint dire une messe au pied de la croix neuve au bord du Birchbach. Et tandis qu'il lisait, le Malin lança du sable et des cailloux sur le livre de messe, tentant ainsi d'empêcher le sacrifice et d'échapper à son bannissement. Mais il n'y réussit point.

Outre les boucs noirs du Birchbach, un esprit malfaisant qui avait pris la forme d'un chamois de grande taille hantait jadis la région de la Gandegga, haute moraine latérale du glacier de Dischligbach et qui s'allonge jusqu'aux pâturages. Ce monstre-là apparut un jour à un homme d'Eisten et à son fils, lequel devint plus tard le Prieur Siegen, qui vivait il y a deux cents ans.

Le jeune garçon se trouvait alors avec son père dans le Gorpä, où ils cueillaient du genévrier. A l'heure chaude de midi, tous deux s'endormirent. Soudain le fracas d'une chute de pierres les éveille en sursaut. « Oh ! quelle

bête est-ce que je vois, là-bas, dans le Gandegggun ? » s'écria l'enfant.

— Je ne vois rien, répond le père.

— Et moi, je la vois très bien. Elle gratte la terre avec ses pieds, tellement que les pierres volent dans le Gletschergrund et jusqu'aux Anen... »

— Mon fils, c'est le mauvais génie du Gandegggun qu'aperçoivent seuls les enfants innocents.

— Quand je serai grand, je saurai bien le faire tenir tranquille.

Le père ne prit pas garde à cette prophétie qui devait se réaliser.

L'enfant auquel était apparu le chamois du Gandegggun devint un séminariste. Il étudia chez les Jésuites, à Brigue, et fréquenta plus tard l'université de Vienne. Rentré prêtre dans sa petite patrie, il prononça pour ses prémices une triple bénédiction : la première sur sa parenté, la seconde sur ses ouailles et la troisième sur le Gandegggun. Dès lors, nul ne revit jamais le chamois de malheur. Mais les pierres qu'il projeta jadis parsèment encore la région des Anen et du Gletschergrund, au détriment des alpages de Gugginen et de Gletscher.





## Les Pauvres âmes du Glacier

Chacun n'a pas vu le petit lac du glacier, tout là-haut sur l'arête du Hockenhorn. A l'écart de tout sentier, il dort dans son lit de glace, sous l'épaisse couverture des névés, tout le long hiver durant. Mais quand reviennent les chauds après-midi d'été, quand les épis mûrissent dans la vallée, le petit lac du glacier ouvre son gros œil rond. Et il contemple, étonné, ce chaud soleil suspendu au ciel bleu, les innombrables cimes qui l'entourent, le colosse de pierre qui depuis des milliers d'années monte la garde à son côté, ou bien encore quelque montagnard dont le pas hésitant soudain sur son étroite rive redoute, semble-t-il, le miroir du petit lac. Heureux l'homme dont le clair regard peut se mirer dans la prunelle

bleue et verte du petit lac du glacier ! Car il sourit aux âmes pures et sans reproches, mais se voile sous le regard des méchants.

Ce lac mystérieux cache d'autres mystères encore dans ses profondeurs. D'où tire-t-il donc son eau si pure, à une altitude où les vents chassent éternellement des flocons de neige et où jamais l'on n'entendit murmurer une source ? Elles sauraient nous le dire, les pauvres âmes qui, au fond de cette eau étrange, soupirent et pleurent sans cesse, languissant après leur délivrance. Car ce sont leurs larmes intarissables qui alimentent le petit lac du glacier d'une eau cristalline si parfaitement claire.

Ces âmes en peine étaient jadis des gens heureux, des jeunes gens et des jeunes filles ne pensant qu'à rire et à s'amuser et qui dansaient à tout propos dans les chalets des hauts alpages ou dans les maisons de la vallée. Avec leurs sourires et leurs beaux yeux trompeurs, ils attiraient leurs compagnons et les entraînaient à des bals et des festins secrets, la nuit, dans les chalets clos. Maintenant, au fond du petit lac, leurs âmes en peine rachètent, au prix de larmes sans fin, toutes les mauvaises pensées, les convoitises et les mensonges par lesquels ils séduisirent

## LÉGENDES DU GLACIER ET DE L'AVALANCHE

leurs frères ; elles paient de leurs larmes de pénitence chacune des gouttes de sueur qui roulerent de leurs fronts sur les planchers, les soirs de « veillée ». Mais lorsqu'elles auront versé

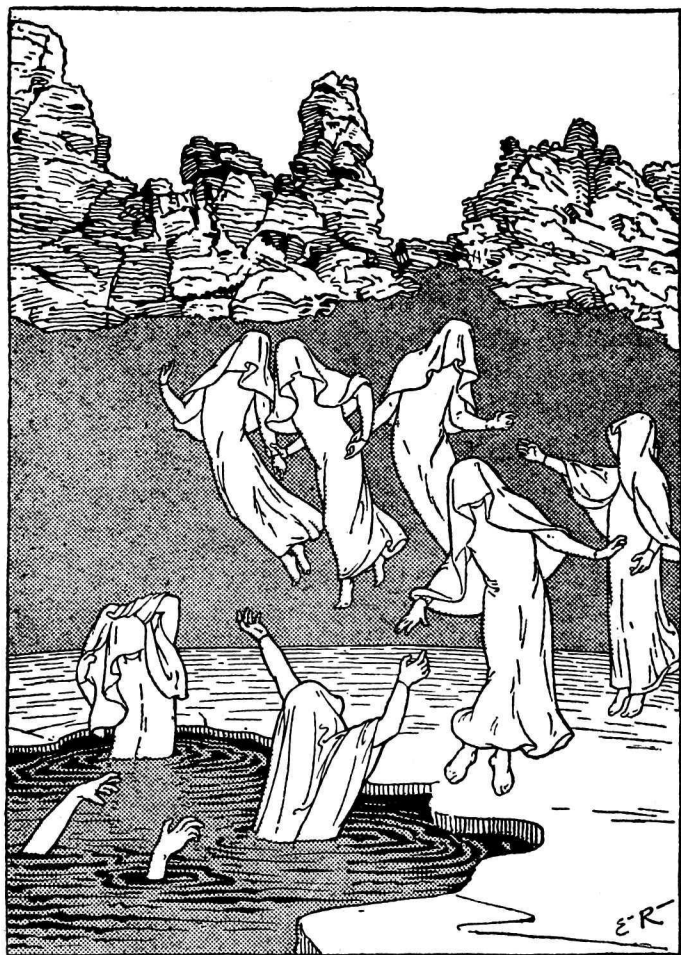


leur dernière larme de repentir, les pauvres âmes prendront leur essor, par une claire nuit d'hiver, et purifiées, rendues éclatantes comme les étoiles, elles monteront plus haut que les astres, vers leur Créateur et Rédempteur.

Parmi les pauvres âmes du glacier, certaines sont condamnées à pleurer des années durant, voire des centaines d'années, dans leur solitude

glacée. Les nuits de lune elles montent à la surface de leur froide cellule et enlaçant leurs mains pâles, elles dansent une ronde sur la rive abrupte du petit lac. Plus les âmes sont nombreuses, plus longue se fait leur chaîne. Bientôt elle se déroule sinueuse, en silence, du Petit au Grand Hockenhorn. Seulement, sous cette danse-là, aucun plancher ne craque, aucune musique ne résonne, on n'entend pas une joyeuse youlée : des larmes, rien que des larmes roulent silencieusement sur la neige où un vent glacé les transforme aussitôt en cristaux étincelants. Puis la ronde se rétrécit peu à peu ; la longue théorie des fantômes n'entoure de nouveau plus que le petit lac et la dernière âme rentre à son tour dans la mystérieuse profondeur. A l'aube, le soleil fait briller un instant les larmes cristallines sur la neige, mais elles disparaissent rapidement et il ne reste plus trace du lugubre bal nocturne.

Pendant les nuits d'hiver, la tempête entraîne les pauvres âmes sur les montagnes et les alpages où elles péchèrent jadis. En expiation de leurs fautes, il faut que sans cesse elles repassent, en gémissant dans la tempête, devant ces chalets, ces granges et ces étables où s'égaya jadis leur





folle jeunesse. « Assez festoyé, assez joué ! » disent-elles aux vivants. « Rentrez chez vous, fermez vos fenêtres et tirez les verrous. Recommandez vos âmes à Dieu et songez à la fin de toutes choses ! »

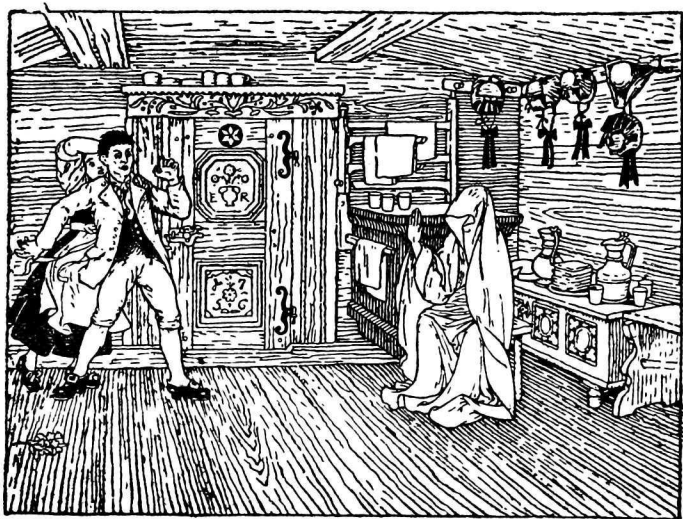
Un soir d'été, il y avait fête dans un chalet au pied du Hockenhorn. Un musicien avait été engagé pour le bal et la cave et la cuisine mises à sac pour régaler les invités, dont quelques-uns venaient de fort loin. La chambre étant exigüe, il y faisait, à l'heure du bal, une chaleur à faire fondre les vitres. La sueur perlait sur le front des danseurs et roulait sur les joues. Soudain, au beau milieu d'une danse, la porte s'ouvre. Rapide comme la pensée, une figure blanche a franchi le seuil et s'est jetée sur le banc du poêle, où elle frissonne en gémissant à haute voix : « Oh ! que j'ai froid ! Oh ! que j'ai froid ! Et il faut qu'aujourd'hui encore je monte sur la plus haute arête... »

Instantanément, une atmosphère glaciale s'était répandue dans la pièce surchauffée. Les gouttes de sueur gelaient sur les fronts et les joues pâlies d'effroi des danseurs ; toutes la compagnie frissonnait et claquait des dents ! Une des pauvres âmes du petit lac avait voulu

## LÉGENDES DU GLACIER ET DE L'AVALANCHE

faire toucher du doigt à cette jeunesse désordonnée, sa faute et le châtiment réservé aux fêtards. La bande se dispersa promptement.

Comme bien d'autres, cet événement devait



rester secret. Cependant on se l'était tant raconté à l'oreille qu'un jour le secret fut divulgué à haute voix sur la place du village. Un soldat revenu depuis peu de l'étranger en rit bien fort, disant qu'il ne croyait pas un mot de cette histoire. Et pour prouver qu'il

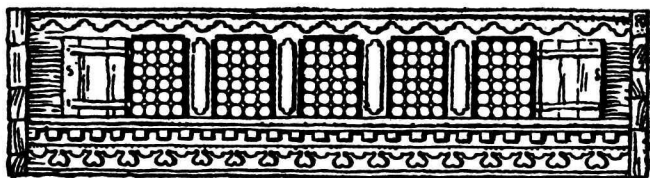
était un esprit éclairé, il décida d'aller au fond des choses.

Un beau matin, fusil sur l'épaule et plumet au chapeau, notre homme se met en route pour le petit lac du glacier. Parvenu au bord de l'eau, il remarque qu'une mince couche de glace la recouvre, voilant ainsi l'œil cristallin du glacier. Le soldat prend alors sa carabine dans la main droite, pose sa main gauche sur sa poitrine et, comme s'il voulait prendre à témoin le vaste cirque de montagnes alentour, il s'écrie d'une voix tonnante : « S'il est vrai que les âmes des trépassés habitent ce lac, qu'elles le manifestent par un signe et je le croirai ».

En disant ces mots, le vaillant soldat enfonce la crosse de son fusil dans le lac, puis il la retire. Peut-il en croire ses yeux ? Aussi loin qu'il l'a plongée dans l'eau, la crosse de sa carabine a fondu comme la cire au feu... A partir de ce jour-là, le soldat ne mit jamais plus en doute la présence des pauvres âmes dans le petit lac du glacier.







## La Veillée chez Vèrène

« Cent vaches tachetées paissant où est le glacier ! » soupirent les pâtres des Alpes. En maints endroits, il en était ainsi jadis. De vastes territoires où les glaciers poussent de leurs pieds de géants les moraines vers les vallées, en se cramponnant de leurs doigts puissants aux larges flancs des montagnes, étaient, il y a bien longtemps, de verdoyants alpages où l'herbe abondait. Quelques très vieilles gens se souviennent d'un riche pâturage qui jadis s'étendait sur toute la combe entre les Jäginen et le Grosshorn, et comment disparut à jamais sa splendeur.

Cette alpe-là, appelée Heimalp, appartenait au plus riche habitant de Lötschen. Un chalet s'y trouvait au lieu dit aujourd'hui « Heimisch Eggen », juste en face du pâturage des Anen.

Tout l'été, Vérène, la fille aînée du riche paysan, régnait en maîtresse au chalet. Sa mère désirait lui adjoindre une servante d'âge mûr — plus encore comme porte-respect que comme aide — mais Vérène était grande et forte comme un homme et son père trouvait qu'elle s'en tirait très bien à elle seule. Cet arrangement plaisait fort à la jeune fille et il ne restait à sa mère d'autre ressource que de la recommander au Tout-Puissant, en lui envoyant chaque soir, en pensée, sa bénédiction maternelle.

Un soir cependant, la mère de Vérène ne se sent plus d'inquiétude. Elle va prendre son dernier-né dans son berceau et, malgré l'obscurité, monte vers l'alpe où se trouve sa fille.

Arrivée au bord du petit lac de Gugginen, elle aperçoit de la lumière dans le chalet et bientôt distingue un tapage de musique et de danse, entremêlé de folles youlées. Saisie de crainte, la pauvre mère se hâte, entre au chalet et regarde à travers l'étroite vitre ronde et enfumée de la porte de la salle. Hélas ! son pressentiment ne l'a pas trompée. Le spectacle est plus terrible encore qu'elle ne le craignait : des jeunes gens et des jeunes filles accourus de tous les alpages voisins dansent là à perdre





haleine, tandis qu'au milieu de la ronde, Messire Satan lui-même bat gaillardement la mesure de son pied fourchu... Les malheureux danseurs ne s'aperçoivent de sa présence qu'à l'instant où la porte s'ouvre. Crachant feu et flamme de dépit, le Malin siffle entre ses dents : « L'innocence triomphe, mais la dernière âme m'appartiendra ».

O malheur ! C'est Véréne qui la dernière s'approche de la porte. Déjà Satan avance vers elle ses doigts crochus, mais au même instant la mère s'élance dans la chambre avec le petit enfant dans ses bras. A cause de cet innocent, Satan s'attaquerait vainement à la danseuse. Brandissant les poings de rage, il disparaît dans la fumée de la nuit.

La bonne mère essuie de son front une sueur d'angoisse. Tandis qu'elle régale ses hôtes de toutes les réserves de la cuisine, Véréne tend à sa mère, pour toute récompense, une tasse de petit-lait qu'elle devra partager avec le petit enfant.

La pauvre femme n'essaie même pas d'attendrir un cœur si dur et si froid. Son petit dans ses bras, elle fuit le toit de son ingrate fille. Et tandis qu'elle s'avance, solitaire, de lourdes

## LÉGENDES DU GLACIER ET DE L'AVALANCHE

larmes tombent de ses yeux sur le sol où elles se changent en glaçons, en fleuves de glace qui, roulant sur les traces de la malheureuse mère, comblent bientôt la vallée toute entière.

Depuis cette nuit-là, le riant alpage de Heimisch est enseveli sous un profond glacier. Quiconque passe à Heimisch-Eggen à l'heure de minuit voit s'avancer, venant de tous côtés, des pâtres et des jeunes filles en costumes démodés. S'il était permis de leur demander où ils vont, ils répondraient : « A la veillée chez Vèrène, à Heimisch-Eggen ».







## La Main glacée

Z'r Tärren désigne un alpage écarté du Lötschental, entre Weissenried et Wiler. Il appartient jadis à un certain Michel, de Ried, paysan ayant du bien au soleil et qui, chaque année, y venait prendre le premier fourrage d'hiver. Se trouvant un jour empêché, il pria Nazhans, son voisin d'en bas, d'y aller gouverner le bétail à sa place. Celui-ci devait donc passer la nuit là-haut, dans l'unique chambrette du mazot aux trois minuscules fenêtres. Seul dans pareil désert ! Personne, vraiment, n'eût songé à l'envier. Mais notre homme était un grand et fort gaillard qui ne redoutait ni vivants ni fantômes. Grand chasseur, il lui était arrivé maintes fois de passer la nuit à

l'abri de quelque ressaut de rocher, à la lisière même de ce glacier où l'on sait que les pauvres âmes damnées endurent leur tourment. Nulle part, cependant, ne lui était jamais advenu ce qu'il devait vivre cette nuit-là.

Comme c'est l'usage dans la vallée, avant de se mettre au lit, Nazhans a récité son rosaire à genoux, le front appuyé à la lourde table en bois d'érable. Puis il a répandu l'eau bénite destinée aux pauvres âmes, et à voix haute et ferme, il leur a souhaité le repos éternel. L'idée même d'avoir peur ne l'effleure pas. Il éteint la lumière, s'allonge sur le lit et s'endort bientôt. Au cours de la nuit le voici qui s'éveille. N'a-t-on pas frappé à la porte du côté du levant ? Nazhans n'a pas encore eu le temps d'imaginer bon ou mauvais que déjà la porte d'entrée, puis celle de sa chambre, ont été ouvertes. Instinctivement il étend le bras droit en un geste de défense. Et il a aussitôt l'impression qu'une main glacée saisit la sienne, puis une deuxième, une troisième ; déjà elles doivent être vingt, cent, davantage encore...

Impossible de se libérer ni de discerner quoi que ce soit à travers l'obscurité. Après un temps qui lui a paru terriblement long,

Nazhans entend enfin les portes se refermer. Il recouvre l'usage de son bras et va le glisser sous ses couvertures. Mais il s'aperçoit à ce moment que sa propre main est devenue elle aussi comme de glace.

Le lendemain matin une neige fraîche couvrait le sol et ce fut en vain qu'il chercha quelque trace de ses visiteurs nocturnes. Cependant sa décision était prise : jamais plus il ne passerait la nuit dans le mazot de Z'r Tärren.

De retour au village, Nazhans s'en vint trouver Michel.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que la maison là-haut ne t'appartenait pas à toi seul ?

— Que veux-tu ? C'est vrai, il m'arrive parfois de la partager avec les pauvres âmes. Et j'ai pris l'habitude de leur tendre la main pour qu'elles y réchauffent un instant les leurs, si froides... Va, ne te fais pas de souci, Nazhans. Tu as été charitable envers les pauvres âmes. Sache qu'elles n'oublient rien. Tu verras, elles te le rendront.

Sur quoi Nazhans ne pensa plus à son aventure. Quelques années passent. Un jour, dans le Mittliwald, il venait de traverser la large tranchée où coule le Mühlebach. On était en

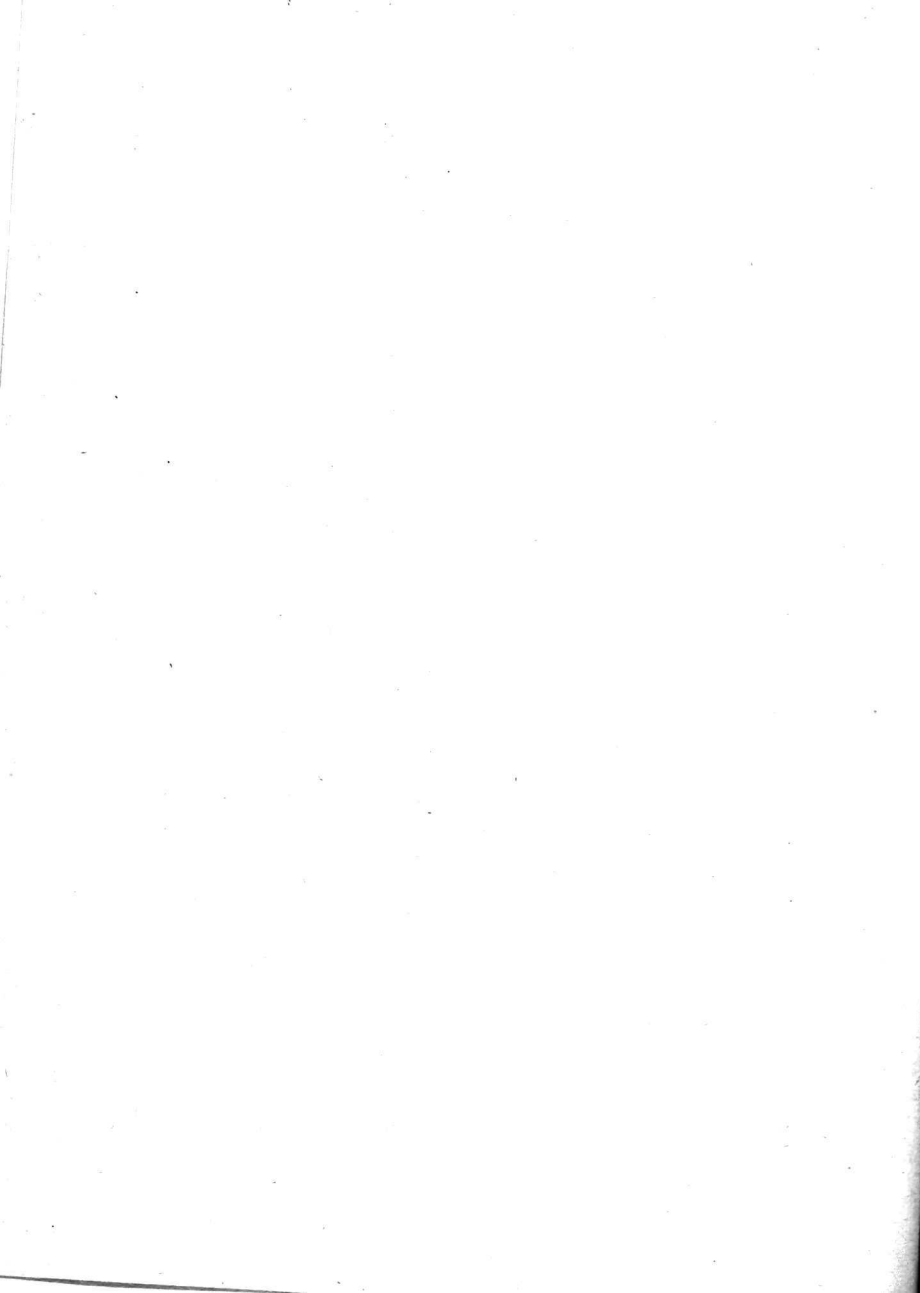
février, alors que les journées s'allongent et qu'un soleil déjà chaud amollit la neige. Nazhans remontait la pente vers Flühmatten lorsqu'il entend comme une détonation éclater là-haut, juste au-dessus d'où il se trouve. Un coup d'œil lui révèle, à son effroi, la brèche, de la hauteur d'un homme, qui vient de s'ouvrir dans le manteau immaculé recouvrant la pente. Et déjà l'avalanche roule droit sur lui. Les jambes fauchées, Nazhans est emporté pêle-mêle avec les pierres et les troncs qu'elle roule comme fétus vers le fond de la vallée. Des masses de neige s'écroulent toujours à nouveau sur le pauvre homme, qui pour toute défense ne parvient qu'à étendre sa main droite. A plusieurs reprises, il manque d'étouffer sous leur poids, mais chaque fois une main glacée s'empare de la sienne et le tire à la surface mouvante de l'avalanche. Enfin, dans les Binden au-dessus de Wiler, les masses de neige s'immobilisent. Echappé à leur blanc tombeau, Nazhans a la vie sauve. Et soudain, comme un éclair, le souvenir de la prédiction de Michel lui traverse l'esprit : « Les pauvres âmes n'oublient pas, un jour elles te tendront la main elles aussi. »

## LÉGENDES DU GLACIER ET DE L'AVALANCHE

Auprès du mazot de Z'r Tärren l'on voit aujourd'hui un modeste oratoire dédié à Saint-Joseph et où brille parfois, la nuit, une petite flamme pour la consolation des pauvres âmes.









## Le Braetschimann

Le Brätschi est un domaine alpestre au pied de la sommité qu'on désigne du nom de Blühende. Il s'y trouvait autrefois un chalet protégé par un mur d'avalanche. Tout naturellement, on appelait Brätschimann le propriétaire de ce chalet écarté et sa femme était la Brätschifrau. Etant sans enfants, ces braves gens avaient, par charité chrétienne, pris chez eux un pauvre gosse. Le Brätschimann espérait ainsi retenir au logis sa femme qui, trop volontiers à son gré, s'en allait passer les veillées chez le « Balmenmann », leur voisin. Le remède, cependant, ne devait guère se montrer efficace. Un jour le Balmenmann lança au Brätschimann :

— Ta femme est toujours sur les chemins, elle a la bougeotte.

— Reste à savoir lequel de vous deux l'a le plus, rétorqua le Brätschimann, piqué.

Un jour il dit à sa femme :

— J'ai fait quelque chose que j'oserais à peine t'avouer.

La Brätschifrau brûlait d'envie de savoir et ne laissa bientôt plus son homme en repos. Enfin il lui dit :

— Je t'avouerai tout, mais à condition que tu n'en parles à personne.

— Sur mon âme ! fit celle-ci. Comment peux-tu soupçonner ainsi ta propre femme ?

Alors le Brätschimann lui confia son secret :

— J'ai tué.

— Miséricorde ! Est-ce bien possible ? clama la Brätschifrau en se tordant les mains de désespoir.

— Hélas ! C'est comme je te dis.

— Qu'as-tu fait de la dépouille ?

— Elle est dans la cave.

Le Brätschimann savait que sa femme se garderait d'y aller voir.

Ce soir-là, elle se montra plus pressée que jamais de s'en aller à la veillée chez le Balmen-

mann. Tout de suite la Balmenfrau flaira que sa visiteuse avait quelque chose sur le cœur. Compatissante, elle s'informa de la santé du Brätschimann, puis de celle du bouèbe ; s'enquit ensuite des chèvres et des moutons ; s'inquiéta même des pommes de terre que menaçait un froid rigoureux.

— Non, non, les pommes de terre n'ont pas de mal, mais... Et la Brätschifrau poussa un soupir inaccoutumé et mystérieux.

La Balmenfrau fit semblant de n'avoir rien remarqué. Elle continua :

— Il y en aura à nettoyer, ce printemps, en bas, dans la vallée. Les avalanches ont laissé un tas de pierres, de racines de mélèzes et d'érables, de...

— Ah ! s'il ne s'agissait que de cela, soupira à nouveau la Brätschifrau.

— Voyons, que s'est-il passé ? Qu'est-ce donc qui ne va pas ? s'enquit alors la Balmenfrau, dévorée de curiosité.

— C'est un secret, je ne dois pas le dire, soupira encore la Brätschifrau.

Dès cet instant il devint difficile de dire laquelle des deux femmes endurait le plus, la Brätschifrau sous le poids du secret à garder

ou la Balmenfrau impatiente de savoir. Lorsqu'enfin celle-ci eut juré qu'elle emporterait le secret dans sa tombe, elle apprit que le Brätschimann avait commis un crime. Sentencieuse, elle conclut :

— Tout comme notre vallée devient déserte, le cœur des hommes s'endurcit de plus en plus...

Que ne s'était-elle souvenue à temps que, tout comme il suffit d'un seul obstacle pour briser l'avalanche, une parole étourdie suffit à déclencher les pires bavardages.

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, la Balmenfrau trahit à son tour le secret qui lui avait été confié. La voisine qui avait juré de le garder en usa de même, tant et si bien que toutes les commères du village se trouvèrent informées. On ajoutait même : « — Il a enterré le cadavre dans sa cave. »

Huit jours étaient à peine écoulés que le syndic, accompagné des jurés, s'en venait procéder à l'arrestation de l'assassin. Chemin faisant, ils se concertent : lequel d'entre eux portera le premier la main sur le coupable ? Car ils le savent tous : ces sapins avec toutes leurs branches que le Brätschimann a coutume

d'appuyer contre sa maison, il les apporte à lui tout seul de la forêt voisine.

Auprès du chalet, le bouèbe fend du bois.

— Ton père est-il à la maison ?

— Oui.

Alors on lui confie le terrible secret : son père adoptif va être fait prisonnier et il doit, lui, bouèbe, prêter pour cela son concours aux autorités. Le garçon demande à réfléchir. Puis, comme on lui fait voir l'argent qui le récompensera, il se décide. Le voici dans la chambre, n'ayant d'autre souci, semble-t-il, que de lutiner son père. Par jeu il lui attache les mains, puis s'en vient aussitôt prévenir les hommes de la justice. Rien à craindre, à présent, ils peuvent entrer. Déjà ils entourent le Brätschimann et au nom de la loi le syndic l'interroge :

— Est-il vrai que tu as tué ?

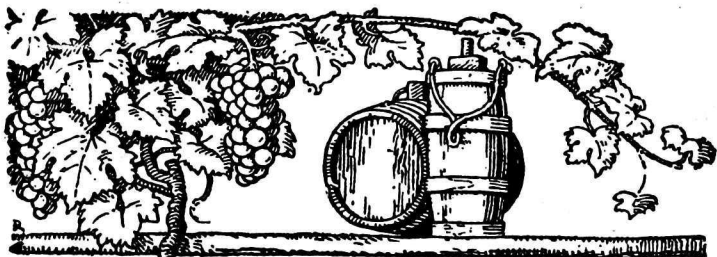
— Oui, répond-il d'une voix ferme et je vous ferai voir la victime.

Suivi des gardiens de l'ordre, il se dirige vers la cave où il exhibe... le gros bouc qu'il a abattu récemment et mis à saler par quartiers.

Puis, pour que le syndic et ses aides aient la

récompense de leur peine, le Brätschimann leur donne un bon conseil : « — Ne confiez jamais à votre femme ce que vous voulez que les gens ignorent. » Se tournant alors vers le bouèbe, il ajoute sévèrement : « — Va-t-en avec ceux que tu as si bien su aider. Ce sera à eux de t'aider désormais. »





## Les Sorcières du Gel

Au temps jadis, la plupart des habitants du Lötschental possédaient des vignes dans la contrée qui s'étend de Rarogne à Sierre. Certains parchets de Miège appartiennent aujourd'hui encore à des familles lötschardes qui les cultivent elle-mêmes, et à Clarey, non loin de Sierre, subsiste une maison dite de la commune de Lötschen, autrefois propriété des vignerons de cette haute vallée. C'est une antique bâtisse de bois flanquée d'une tour en maçonnerie. Dans sa vaste cuisine, les vignerons lötschards savouraient jadis de généreuses « raclettes » arrosées de vin nouveau. Pourtant ce n'était pas chaque année que le jus de leurs vignes devenait vin délectable. A qui la faute ? Un vieux vigneron l'expliquait :



— Au hameau de Gorin, à une heure environ au-dessous de Sierre, habitaient deux sœurs âgées. De dispositions un peu méfiantes, elles changeaient souvent de domestique. Une belle fois elles engagèrent un Valaisan du Haut qu'elles avaient jugé un peu benêt, mais qui par la suite devait prouver qu'il n'était pas si bête. En effet, il ne tarda guère à s'étonner à part lui que ses maîtresses prolongeassent si tard, chaque soir, leur veillée.

— Que peuvent-elles bien faire tout ce temps ? se demandait-il.

Un soir donc il vint à pas de loup écouter à leur porte. Il entendit alors l'une des sœurs demander à l'autre :

— Où enverrons-nous le gel, cette nuit ? Dans le Haut ou dans le Bas-Valais ?

Le Haut ayant été choisi, les deux sœurs s'en vinrent aussitôt placer une cuve remplie d'eau devant la porte du côté du levant.

Tout cela déplut fort au valet, qui en bon Valaisan du Haut n'avait pas coutume de vider son verre dans ses souliers. Dès que le silence se fut établi, il se faufila nu-pieds dehors, souleva la cuve pleine et s'en vint sans

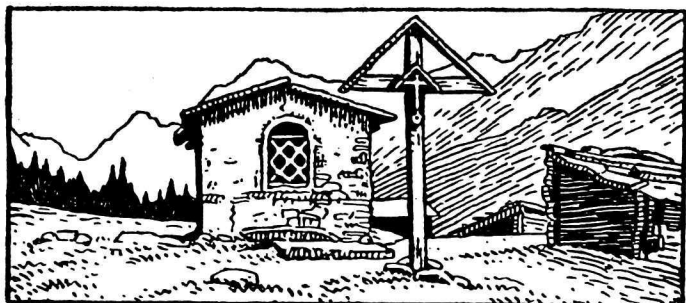
## LÉGENDES DU GLACIER ET DE L'AVALANCHE

bruit la glisser sous le lit où dormaient les deux vieilles.

Le lendemain matin, celles-ci ne paraissant point, il ouvrit doucement la porte de leur chambre. Que voit-il, grands dieux ? Une colonne de glace jaillie de la cuve a soulevé jusqu'au plafond le lit dans lequel les deux sorcières gisaient, gelées à leur tour.







## Le vieux Lötschard

Ce bouc-là et son maître ne sont visibles qu'en hiver. La neige tombe alors parfois longtemps, des jours et des semaines durant. Les enfants prennent plaisir à la voir s'amonceler et recouvrir d'épais manteaux les toits et jusqu'aux grosses pierres du lit de la Lonza, qui semblent alors comme autant de pains de sucre. Mais leur mère et leur grand-père, confinés au logis, considèrent d'un tout autre regard le ciel perpétuellement gris, déversant sans fin ses flocons serrés, ou les montagnes dont n'apparaît que par moments la base recouverte de forêts. Invisibles demeurent aussi, là-haut sur le glacier, les deux triangles de rocher noir dits la Vache et le Veau. De

tout temps, les vieillards ont aimé à répéter :  
« — Lorsqu'on n'aperçoit plus le Veau, il est grand temps d'aller chercher refuge dans le haut village. La Vache ne tarde guère, alors, à se couvrir de neige et personne n'est plus en sûreté dans le village d'en bas. »

Et voici que la rafale se met à souffler sur les montagnes. Inquiète, la mère de famille clôt tous les volets des fenêtres. L'obscurité règne dans la chambre à cette heure où le soir n'est pas encore tombé. On allume la petite lampe à huile ; puis la mère, soucieuse, fait s'agenouiller tout son petit monde. Tandis qu'on récite le Rosaire, l'on entend frapper au dehors ; doucement, puis plus fort. Puis tout se tait, mais cela ne dure pas. Les volets maintenant sont ébranlés et les enfants ne peuvent s'empêcher d'avoir peur, bien que leur mère ait dit maintes fois : « — Il n'arrive aucun mal lorsque les innocents prient. »

Les prières terminées, les petits se risquent à demander :

— Dis, maman, qui est-ce donc qui frappe ainsi aux volets ?

C'est alors au tour du grand-père de répondre :



— C'est le vieux Lötschard, pardi !

— Qui est-ce ? s'informent curieusement de jeunes voix. Et flairant une histoire de grand-père, l'on se rapproche et l'on caresse la mère et l'aïeul.

Et le grand-père raconte :

— Le vieux Lötschard, mes enfants, demeure là-haut, très haut sur le Grosskamern, tout au bout du Glacier Long. L'hiver, après qu'il a beaucoup neigé, il se lève, secoue sa longue barbe blanche, prend sa grosse canne qui pèse bien autant qu'un tronc et se met en route vers la vallée. Sur le torrent des Anen, il jette un pont de glace et à peine a-t-il touché de sa massue le petit lac de Guggi qu'il se trouve gelé dur comme pierre. Le voici maintenant au Guggistafel, d'où il s'élance sur Fafler ; puis en trois bonds il atteint la Hohe Platte, le Seebord et la Hutfluh. Après quoi il plonge dans la vallée, droit sur les villages d'Eisten et de Blatten. Tous les villages, alors, sentent son passage : il secoue les maisons de la Riedegge, emporte tout un toit de Wiler en guise de tambour, danse une sarabande autour de l'église de Kippel. Il n'épargne que Ferden ; mais un peu plus loin

il envoie une dernière rafale pour qu'on sache bien que c'est à lui que l'on a affaire.

— Il est méchant, le vieux Lötschard, dis, grand-père ?

— Bien sûr. S'il rencontre des enfants désobéissants, il les emporte et les cache si bien que personne jamais ne les retrouve. Et les ivrognes qui traînent sur les chemins, il les renverse et les empêche de se relever. Ils ont beau se lamenter et geindre, le lendemain on les retrouve gelés. Et quand des polissons s'esquivalent, la nuit, de la maison, il les fait s'égarer dans la neige haute, d'où ils ne parviennent pas à se tirer. 1

— Et quand papa s'en va gouverner, que lui fait-il, le méchant vieux ?

— Oh ! à lui, il ne lui fait aucun mal ; il sait bien que le bétail doit être soigné.

— Reviendra-t-il encore, maintenant, le vieux Lötschard ?

— Sûrement. Ecoute, le voici qui souffle de nouveau. Il est là-bas, au bout de la vallée ; il va secouer en passant les forêts du versant nord. D'un seul coup de sa canne il abat les troncs les plus résistants et cela fait ces clairières où les moignons des arbres abattus



dressent longtemps encore leurs grosses esquilles vers le ciel.

— Y a-t-il encore d'autres vieux Lötschards, grand-père ?

— Non, il est seul. Mais personne n'a jamais pu compter combien d'allées et venues il fait dans une nuit. »

Et voici que le vieux Lötschard donne à nouveau de la voix, plus fort, toujours plus fort, à croire que les glaciers, là-haut, vont s'effondrer et rouler sur la vallée pour l'ensevelir. Mère et grand-père ne disent mot, mais ils jettent des regards alarmés sur les fenêtres closes, puis sur le crucifix dans l'angle de la chambre. L'oreille tendue, ils écoutent les mugissements se rapprocher de plus en plus, sans toutefois que ce soit de tout près. Lorsqu'enfin le vacarme diminue, une petite voix demande en chuchotant :

— Est-ce encore le vieux Lötschard qui souffle, maintenant ?

— Non, répond grand-père, c'est au tour du bouc de l'avalanche.

— Quelle bête est-ce, dis, grand-père ? En as-tu déjà tué à la chasse ?

— Ah ! le petit curieux ! Eh bien, cet

## LÉGENDES DU GLACIER ET DE L'AVALANCHE

animal-là, vois-tu, chacun l'évite, trop content s'il vous laisse tranquille. Fasse le Ciel que tu ne le trouves jamais sur ton chemin !



— Grand-père, tu l'as vu, toi, le bouc de l'avalanche ?

— Plus d'une fois, oui.

— Alors, raconte...

— Ce bouc-là n'est point un bouc ordinaire. Il gîte tout au fond de la Lötschenlücke et n'apparaît aussi qu'en hiver, lorsque la neige est haute. Il bondit d'une arête à l'autre, les plus hautes toujours, et en fait se détacher les avalanches. Son plus grand plaisir, alors, est de se précipiter avec les masses de

neige dans la vallée en arrachant au passage les granges, étables et chalets, avec gens et bêtes. C'est un de ces monstres-là qui a jadis emporté l'ancien village de Tennmatten et celui qui se trouvait dans la Winterbletschun.

A son tour la mère redit aux petits ce qu'elle ouït jadis de la bouche de sa grand'-mère :

— Dans la Winterbletschun, justement, une vieille fileuse avait été ensevelie sous une terrible avalanche descendue des pentes du Bietschhorn. L'été suivant, quand la neige qui la recouvrait eut fondu, on la retrouva assise à son rouet. L'on vit alors que, protégée par une grosse poutre, elle était restée indemne ; la faim seule l'avait fait mourir. Mais auparavant elle avait rongé le bout de ses dix doigts...

— En meurent-ils tous, ceux que le bouc de l'avalanche attrape ?

— Non, pas toujours, mais à condition que leur ange gardien les assiste. On raconte par exemple que l'avalanche du Golnbach surprit une fois un berger qui rentrait d'Unterbächen à Kippel. Il se trouvait près de la Brachudstein quand il entendit soudain un grondement vers les hauteurs. Il se demanda si une tem-

pête se préparait. Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il voit, tout saisi, l'avalanche de Golnbach se mettre en mouvement. Vite, il fait un bond en arrière et dégringole le sentier. Avec un fracas de tonnerre, l'avalanche passe par-dessus l'endroit où il se trouve, sans écraser les arbres qui ont résisté aux masses de neige, et notre homme est sain et sauf. Mais il est enfermé sous un dôme blanc.

Au village, on s'est aperçu qu'il n'est pas rentré et déjà l'on soupçonne qu'il pourrait bien avoir été emporté par l'avalanche. L'alarme est aussitôt donnée : de tous les hameaux, les hommes accourent avec pelles et pioches au secours du disparu. Celui-ci entend parfaitement le bruit des outils qu'on enfonce dans la neige et jusqu'aux voix des sauveteurs. Hélas ! si fort qu'il pousse la sienne, elle ne parvient pas à la surface. Et quelle n'est pas sa douleur lorsqu'il entend sa femme et ses enfants, accourus aussi, pleurer et se lamenter ! L'avalanche sans pitié garde son prisonnier au fond de son cachot glacé. Le soir du second jour comme la veille, le malheureux enseveli entend ses sauveteurs réciter pour lui,

avant de s'en aller, la prière des morts, car ils ont cessé d'espérer le retrouver vivant.

Le troisième jour il parvient enfin à se dégager, après avoir creusé jour et nuit la neige durcie avec son couteau de poche. Quelques lumières brillent encore au village au moment où il secoue ses chaussures devant le seuil de sa maison. La mère vient de mettre au lit les enfants et elle s'est remise à son rouet. Depuis trois jours les larmes roulent incessamment sur ses joues pâlies : n'est-elle pas une pauvre veuve et ses enfants de malheureux orphelins ? Si au moins son mari était mort pourvu des saints sacrements !...

A cet instant, le voici qui entre dans la chambre. Il est si pâle et défait que sa femme, épouvantée, croit avoir affaire à son fantôme. Elle murmure :

— Es-tu vivant ou mort ?

Mais le Seigneur lui avait vraiment rendu vivant son époux. Il apprit alors que chaque jour ses enfants avaient prié pour leur père disparu. Car les enfants innocents sont les anges gardiens de leurs aînés et l'on connaît plus d'un cas où ils les ont sauvés du terrible bouc de l'avalanche. Ainsi, dans la Winter-

blutschun, là où l'on voit les restes que vous savez, se trouvait jadis la maison d'Elsa. J'ai été moi-même assise parfois sur le banc de son poêle, qui est à présent à Oberried. Hélas ! Le Seigneur ait l'âme de la bonne Elsa ! Un jour que l'avalanche menaçait, Ursule, son aînée, soignait le bétail là-haut, dans les Birchmat-ten. Ce soir-là, Christine, la petite sœur encore au berceau et qu'on n'avait jamais entendu prononcer un mot, se mit tout à coup à regarder fixement la fenêtre en appelant plusieurs fois : « Ursule ! Ursule !... » Chacun dans la maison s'en étonna. Et bientôt de se dire : ne laissons pas Ursule seule là-haut, ce soir.

Ah ! qu'ils firent bien de l'aller chercher avec toutes ses bêtes ! Le lendemain, la grange et l'étable gisaient renversées dans le lit de la Lonza où les avait roulées l'avalanche. On peut bien dire que l'enfant au berceau avait été l'ange gardien de sa sœur. ]

— Je vous dirai une autre histoire d'Ursule demain, dit le grand-père.





## La Bergère de Faldum

L'autre histoire de la bergère de Faldum est peut-être plus extraordinaire encore.

Dans son mazot aux trois quarts enterré dans les neiges, elle ne manquait jamais, le soir, de réciter son rosaire. La veille de Noël, entendant sonner les cloches, elle n'y tint plus, dans sa solitude, et décida de rejoindre les siens. Non sans crainte elle s'engage sur le dangereux sentier d'hiver aux interminables zig-zags. Elle se retournait souvent, comme pour conjurer quelque danger menaçant. Tout à coup il lui semble qu'une saute de vent subite secoue autour d'elle les buissons dont la neige s'envole. Un cri et la voici soulevée de terre, entraînée par une avalanche poudreuse. Au fond de la vallée elle se remet sur ses pieds : elle



n'a aucun mal, ses vêtements sont indemnes, le lait qu'elle portait n'a même pas été répandu.

Du village de Ferden on avait aperçu la jeune fille sur le sentier. Redoutant un malheur, les siens et maints voisins se hâtent sur les traces de l'avalanche. Mais voici que celle qu'ils cherchent s'avance à leur rencontre. On s'exclame :

— Ursule ! Comment as-tu pu échapper ? Est-ce possible ?

Et Ursule de répondre calmement :

— Une dame blanche m'a portée dans ses bras.

L'endroit où fut ainsi sauvée la bergère s'aperçoit de la route de la vallée. Il garde aujourd'hui encore le nom de « Im Schoss ».

— Dis, maman, le grand bouc de l'avalanche emporte-il aussi parfois des enfants ?

— Certes. Mais il ne leur fait pas de mal, du moins dans notre Lötschental. On raconte qu'à la Gillun, une avalanche entraîna jadis vingt-deux rouets avec les fileuses et tout le reste. Pourtant je n'ai jamais entendu dire qu'il y ait eu des enfants parmi les victimes.

— En effet, appuie grand-père, je n'ai

jamais ouï dire qu'un innocent de chez nous ait été tué par une avalanche, même pas quand le village entier de Tennmatten fut emporté. Il faut dire qu'il n'était plus guère habité alors. Mon père traversa jadis l'avalanche d'un bout à l'autre. Il disait qu'on l'abordait à la Croix de Ried et n'en ressortait pas avant celle de Stalden, près de Wiler. A cette époque, les Wüstenmatten et la Tärä étaient encore habitées. Dans toute la vallée la couche de neige était exceptionnellement abondante. Un soir, les habitants des Wüstenmatten virent ceux de la Tärä processionnant, en récitant des prières, autour de leur petite chapelle. Ironiques, les premiers se dirent entre eux :

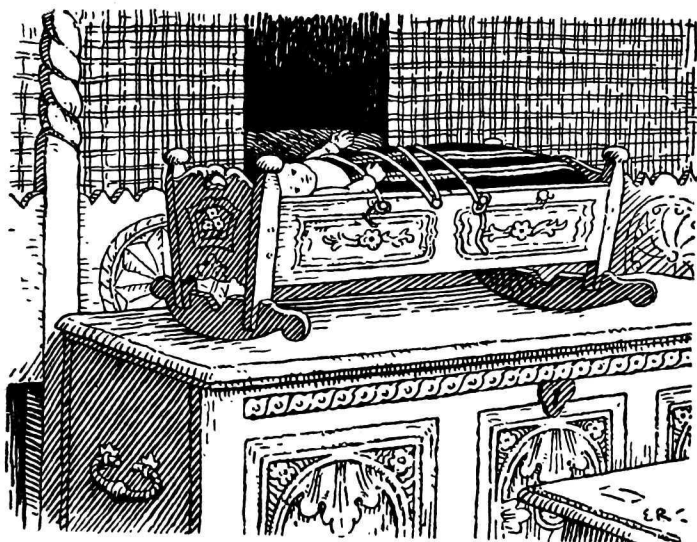
— Qu'ils prient, les bigots, ils auront beau faire, demain l'avalanche nous aura roulés tous ensemble au fond de la vallée.

Ce fut au cours de la nuit suivante que se détacha la grande avalanche de Tennbach, la plus terrible dont on ait gardé le souvenir au Lötschental. Entre Ried et Wiler, sur le versant sud de la montagne, elle renversa toute l'étendue des forêts communales et n'emporta pas moins de quatre-vingts maisons. Des mélèzes vieux de près de mille ans et des chalets

qui en comptaient trois cents ne lui résistèrent pas. A la Tärä, les gens tremblaient de frayeur tandis que l'avalanche roulait des deux côtés de leur chapelle et ils entendirent distinctement une voix qui criait dans la tourmente : « — Ici, petits et grands jeûnent les Quatre-Temps. » Ils ne le rompirent pas leur jeûne, malgré tout, et le lendemain, au petit jour, ils virent le désastre qui s'était abattu sur les gens d'en bas. Aux Wüstenmatten, l'avalanche avait recouvert granges et chalets. Un enfant au berceau y restait seul en vie. On le retrouva endormi. Il devait devenir le fondateur de la famille Ebener.

Au Bärried, que l'avalanche avait à peine frôlé, deux pâtres eurent la vie sauve. Ils racontèrent qu'ils avaient vu, chevauchant les masses de neige, un énorme bouc au pelage sombre foncer sur la vallée. Ce n'était pas là un animal ordinaire. A quelque temps de là, une sorcière fut arrêtée à Viège. Elle avoua avoir fait beaucoup de mal dans le Lötschental en y précipitant la terrible avalanche de Tennbach.

— Bêtises, tout cela, intervint ici la mère de famille. Des sorcières, il n'y en a jamais eu.



Ce sont des fariboles.

— Assez raconté pour aujourd'hui, acheva le grand-père, sinon vous rêverez toute la nuit du vieux Lötschard et du bouc de l'avalanche.

Des deux, c'est ce dernier que les Lötschards redoutent le plus. « Il n'y aurait jamais trop de neige, si elle restait là où elle est tombée, » disent-ils. Le vieux Lötschard n'a qu'à vider tous les sacs de neige qu'il lui plaira sur les hautes crêtes, pourvu seulement que le grand bouc ne vienne pas la détacher à coup de ses sabots fourchus.





## La Baratte

C'était un chasseur enragé que Martin Waldin, du Lalä non loin de Goppenstein. Au versant sud comme à celui de l'ombre, aucune bête ne se trouvait à l'abri de son coup de fusil. Des premiers aux derniers sifflets des marmottes du Niven, soit de la Saint-Marc à la Saint-Martin, le hardi chasseur hantait forêts et alpages, escaladait les arêtes, grimpait jusqu'aux glaciers. Aussi, l'hiver approchant et les marmottes terrées dans leurs retraites chaudement tapissées de foin, Martin Waldin se trouvait-il largement pourvu de gibier de réserve et de chaudes fourrures qui avaient été celles de chamois, renards et blaireaux.

Un jour de printemps qu'il chassait comme de coutume, il blessa d'une balle un chamois,

le plus beau qui se fût jamais trouvé à portée de son arme. En une course folle, Martin s'élança à sa poursuite, du côté du Klamm, dans le Rotgebirg, où il savait que la bête serait acculée. Ce fut là en effet que le chamois lui fit tête, mais tout autrement qu'il ne l'avait prévu.

Inspectant de son regard exercé de chasseur l'étroite « vire » herbeuse où s'était réfugié l'animal blessé, voici qu'il le découvre réfugié auprès d'un géant dont le seul souffle suffirait à le balayer, lui, Martin Waldin, de ce rocher qu'il vient d'escalader... Le géant n'est autre que le Génie de la Montagne, familier des nids d'aigles les plus inaccessibles. Il apostrophe aussitôt le téméraire :

— De quel droit tues-tu mes chamois ?

Tremblant de frayeur, Martin tente de s'excuser :

— Sans la chasse, il ne me resterait plus qu'à mourir de faim avec les miens.

— Laisse-moi désormais ce qui m'appartient et je t'accorderai en échange ce que tu voudras. Mais prends garde de ne rien désirer qui puisse faire ton malheur.

— Mon désir serait de posséder dans la val-

lée un bien où je vivrais sans souci du lendemain et sans m'échiner de travail.

Revenu au village, le chasseur trouve au lieu de sa mesure un splendide domaine pourvu de toutes les terres nécessaires à la pâture des troupeaux qui sont à lui désormais. Au milieu, une ferme d'aspect engageant avec toutes ses dépendances et que précède un jardin planté d'arbres fruitiers et de fleurs. Il y a un puits aussi et un banc à l'ombre d'une treille attend le nouveau propriétaire. Enfin — et ceci n'est pas ce qui plaît le moins à notre homme — une baratte géante se dresse auprès de la maison, haute comme un campanile et dominant les toits d'alentour et bien au delà des limites du domaine.

Le soir même le chasseur s'installe avec sa fille unique qu'il chérit comme la prune de ses yeux. Il accroche son fusil à la paroi auprès des cornes de chamois et des pattes d'ours qui à l'avenir lui rappelleront ses randonnées de chasse. Car Martin Waldin abandonne ce métier. N'est-il pas maintenant l'homme le plus riche de la vallée ? Bientôt ses concitoyens lui confient la haute fonction de syndic. Après

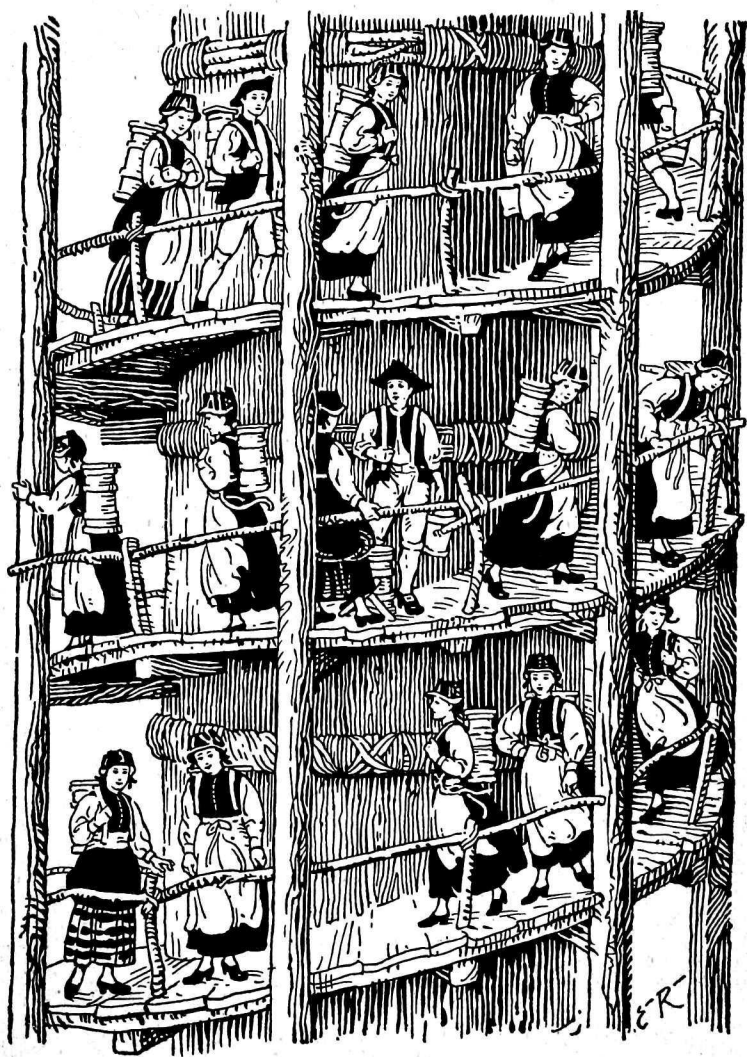


les richesses, les honneurs. Son cœur saurait-il désirer davantage ?

L'été venu on aperçoit Martin assis à l'ombre de sa treille tandis que matin et soir ses valets et ses servantes gravissent, la boille pleine au dos, la rampe de planches qui conduit au faîte de la baratte. Vraiment, oui, il n'y a qu'une chose au monde qui ne soit pas entièrement à son gré : c'est de voir les chamois se multiplier au point qu'ils s'apprivoisent et viennent jusque dans son jardin s'abreuver au puits. Ah ! qu'il lui est difficile, alors, de résister à son désir de reprendre sa carabine ! Mais il a donné sa parole au Génie de la Montagne et à aucun prix il ne voudrait y manquer.

Cependant l'homme heureux sent autre chose peser sur son cœur. Qui sa fille épousera-t-elle ? Où est le futur gendre et héritier de ses biens ? Sa fille ne lui fait aucune confidence à ce sujet et il se garde de les provoquer, tant lui fait peur la seule pensée qu'il la perdra un jour. Pourtant il entend bien que son futur gendre ne soit autre que l'homme le plus riche et considéré du pays, seul digne de lui.

La chose était notoire que le syndic Waldin faisait volontiers part de ses richesses. Quicon-



que avait soif passant devant sa demeure, n'avait qu'à entrer se rafraîchir. Le voyageur trouvait bon gîte auprès de lui. Souvent aussi certain berger de Jeitzinen s'en venait à sa ferme s'informer de quelque bête manquante. Le syndic lui ménageait bon accueil à cause de ses talents de conteur et de chanteur. Les histoires du berger étaient si belles et sa voix si pure que bientôt le cœur de la fille de Martin se trouva pris. Le père ne tarda pas à s'apercevoir que les visites du berger se multipliaient. Il avait remarqué aussi qu'entre les jeunes gens s'échangeaient des regards furtifs et pleins de réserve, fréquents néanmoins. Il décida alors de mettre sa fille à l'épreuve.

Les fenêtres des deux façades de la maison s'orneront de plants d'œILLETS rouges. On les verra le matin, dès le lever du soleil, du côté de la vallée où les soupirants ne manquent pas ; le soir, sitôt le soleil disparu, du côté de Jeitzinen. Selon que les fleurs seront mieux soignées d'un côté que de l'autre, se révélera à qui sa fille désire plaire. Au bout de peu de temps, le syndic peut en juger : côté soleil levant, où les œILLETS bénéficient des premiers rayons du soleil tièdes et dorés, ils n'ont cepen-

dant pas la fraîcheur éclatante de ceux de l'autre face de la maison, qui évidemment reçoivent tous les soins de la jeune fille.

Le sort en est jeté : ce lien amoureux qui s'est tressé entre sa fille et le berger de Jeitzinen, il le rompra d'un seul coup ! Car le riche syndic a oublié qu'il ne fut autrefois qu'un pauvre chasseur. Richesses, honneurs, l'ont rendu insensible aux vœux de deux jeunes cœurs. D'un ton qui n'admet pas de réplique, il dit à sa fille :

— Si tu prétends épouser le berger de là-bas, c'en sera fait de notre ménage commun.

Mais le cœur commande et on ne fait pas plus taire sa voix que l'on n'endigue le torrent déchaîné. A la prochaine Pentecôte le syndic apprend du haut de la chaire qu'en dépit de ses avertissements, sa fille a engagé sa foi au berger de Jeitzinen.

Ne se contenant plus, il sort de l'église, le visage rougi de colère. Arrivé chez lui, il saisit une bêche et s'en va creuser la terre dans son jardin. Quand la fosse est de la grandeur voulue, il y traîne le trésor de la commune dont il a la garde, enfouit avec tout son contenu le beau coffre de bois sculpté et ferré

d'argent, à triple serrure. Aucun témoin tout alentour, excepté les chamois curieux et familiers. Chacun en ce jour de grande fête s'est rendu à l'église. Avec des gestes désordonnés, le syndic se précipite à l'intérieur de sa maison, arrache son fusil de la paroi et, repris soudain d'une folle passion de carnage, vise et abat le plus beau chamois à portée de son arme. Puis il s'enfuit du côté de la montagne, comme poussé par quelque esprit mauvais.

Le coup de fusil fatal a réveillé là-haut l'écho endormi aux flancs rocheux des cimes. Et voici déjà que des éclairs sillonnent le ciel assombri, que le tonnerre gronde. Les eaux s'abattent, l'avalanche de pierres roule avec un fracas terrible, dominé cependant par la voix du Génie de la Montagne qui résonne aux oreilles du coupable :

— Honte à toi, parjure ! Et que ton bien ne soit plus que pierres...

Lorsque les fiancés rentrent de l'église, le beau domaine non loin de Goppenstein a disparu. Pierres et éboulis le recouvrent. Seule la baratte géante, mais pétrifiée elle aussi, surgit encore des ruines. En vain le couple se met-il à la recherche du père de la jeune fille dont

il espère encore obtenir la bénédiction. Il demeure introuvable. Des bergers assurent l'avoir aperçu grimpant là-haut, du côté des Palmes Rouges.

Hier encore les plus riches du pays, les fiancés en sont soudain devenus les plus pauvres. Leur héritage gît dévasté et, par surcroît, ce sera à eux de remplacer jusqu'au dernier centime le trésor public confié au syndic et disparu, lui aussi. — Jusqu'aujourd'hui, le coffre au trésor est demeuré enseveli et reviendrait de droit aux descendants de Martin Waldin.

Bien des années s'étaient écoulées lorsqu'on retrouva la trace du syndic Martin Waldin. Sur une étroite « vire » du Rotgebirg, des bûcherons découvrirent un jour un squelette gisant à fleur d'herbe. Ils recueillirent auprès de ces restes humains une « tachère » (Tessel) que par la suite on reconnut appartenir au consortage de la Kummenalp. Ce fait permit d'établir le nom de son ancien possesseur, lequel n'était autre que Martin Waldin. Le malheureux syndic avait donc rendu l'âme aux lieux mêmes où il s'était engagé d'honneur au Génie de la Montagne. L'endroit a conservé le nom de « Trappe à Martin ».

Quant au trésor de la communauté enfoui sous les ruines de son domaine, on raconte qu'il réapparut un jour, mais si brièvement qu'on n'eut pas le temps de le toucher. Deux jeunes filles qui gardaient leurs bêtes virent étinceler quelque chose non loin de la Baratte au syndic. S'étant approchées, elles reconnurent, dans un parfait état de conservation, le coffre sculpté à ferrures d'argent avec ses trois serrures. Stupéfaites, elles se détournent, s'interrogent du regard — ce qui, on le sait, équivaut à crever l'œil du trésor apparu ; aussi n'en virent-elles plus trace l'instant d'après.

Dans ce voisinage de Goppenstein qui semble particulièrement voué aux avalanches et aux chutes de pierres, il ne subsiste plus aujourd'hui, du riche domaine de Martin Waldin, que l'étrange piton rocheux dit la « Baratte au syndic ». Défiant les siècles, il se dresse en témoignage, semble-t-il, de l'esprit parjure des hommes et de la vengeance du Génie de la Montagne.







## TABLE DES MATIÈRES

Les Glaciers sont vivants .....	7
Le Chant merveilleux .....	13
Anne la Blanche .....	23
Le Glacier Long .....	33
La Meule de Milinegga .....	39
La Nain du Lac de Stambach .....	47
Les Esprits de la Montagne .....	53
Les pauvres Ames du Glacier .....	59
La Veillée chez Véréne .....	69
La Main glacée .....	75
Le Brätschimann .....	81
Les Sorcières du Gel .....	87
Le Vieux Lötschard .....	91
La Bergère de Faldum .....	103
La Baratte .....	109



*(Les prix de vente des ouvrages présentés aux pages 122-125 s'entendent en francs suisses.)*

# AU PAYS DES BISSES

par AUGUSTE VAUTIER

(Nouvelle édition revue et augmentée).

*Avec de nombreuses illustrations hors-texte et dans le texte d'après photographies et dessins. — Un élégant volume sous couverture illustrée en couleurs reproduisant en pleine page une aquarelle de E. Reichlen.*

Prix : Broché : Fr. 5.75 ; Relié : Fr. 8.75

Les bisses sont les artères nourrissant le cœur valaisan, fécondant son sol qui ne serait souvent qu'un désert sans l'eau sainte qu'amènent les vieux canaux pittoresques. Ils représentent un des efforts humains les plus audacieux et les plus utiles, et leur histoire, leur vie, leur rôle sont grandement émouvants dans ce livre unique en son genre. Mais le progrès s'attaque aux bisses comme à toutes choses anciennes... Ici et là, pour des motifs d'ordre pratique, les rustiques canaux de bois sont remplacés par des tuyaux de béton plus solides, plus durables, mais laids horriblement... Les photographies et les dessins vivants dont ce beau livre est rempli, nous garderont heureusement l'aspect primitif des vieux bissets moussus et crevassés qui ne seront bientôt qu'un souvenir.



AUGUSTE VAUTIER

## GABRISSE

*Journal d'un Gardien  
de Cabane*

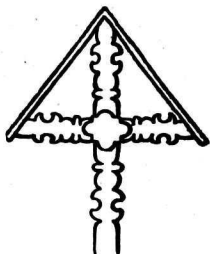
Un volume in-8 couronne sous couverture illustrée en deux tons. — Prix : Broché, Fr. 3.75 ; Relié, Fr. 5.75.

L'auteur du « Pays des Bisses » ne décrit plus ici les routes et les sommets ou les jolis bissets valaisans : cette

fois-ci, c'est une promenade dans l'âme et dans la vie d'un gardien de cabane à laquelle nous convie Aug. Vautier. Et cette excursion est charmante...

Il est juste qu'un écrivain ait consacré un livre à « Gabrisse », le gardien-type, le « gardien en soi », magnifique spécimen de courage, de patience, de bonté intelligente, dont tous les alpinistes ont emporté une image vivante.

Un très beau livre montagnard



# VALLÉES PERDUES

## TOURTEMAGNE - BINN - LÖTSCHEN

*Texte de J. Siegen, H. Correvon, L. Meyer, W. Meylan,  
L. Desbuissons, E. Bohy, illustré de 76 dessins de E. Reichlen  
et G. Burnand et de 120 photographies.*

*Un beau volume, format 18×23 cm. relié plein-papier, Fr. 18.*

De ces pages pittoresques où le texte rapide est vivifié encore par de belles images photographiques et des dessins charmants, surgissent des lieux quasiment inconnus du grand public des touristes. Trois vallées valaisannes restées à l'écart des voies battues, s'ouvrent ici aux yeux étonnés du lecteur qui n'a jamais remonté le cours de la Tourtemagne ou celui de la Binna ou encore la Lonza. « Vallées Perdues... » dernier refuge des piétons pressés d'échapper au trafic routier, on les atteint seulement par des chemins muletiers. On trouvera rassemblés dans ce volume des renseignements précis, disséminés jusqu'ici dans divers auteurs romands, français et alémaniques, et souvent de l'inédit. Ce bel ouvrage, miroir fidèle de vieilles terres helvétiques inviolées où l'âme du vieux pays vibre toujours, plaira à tous les coureurs de montagne.



GUIDO REY

## LE MONT CERVIN

Traduit de l'italien par  
Mme L. ESPINASSE-MONGENET  
Préambule de Marcel ROUFF

Avant-propos de  
HENRY BORDEAUX

Préface de  
EDMONDO DE AMICIS

Nouvelle édition

Un beau volume de 376 pages,  
sous couverture illustrée en deux  
tons, avec 24 photos hors-texte  
et 12 dessins dans le texte.

Prix : Broché, Fr. 6,75 ;

Relié : Fr. 8,75.

La jeune génération se doit de connaître cette œuvre originale, véritable trésor de connaissances, d'observations et d'idées, et en même temps œuvre de passion et de foi, « fruit intellectuel de toute la vie d'un homme ». Après l'Anglais Whymper, Guido Rey est aussi l'un des « vainqueurs du Cervin » ! Il raconte l'histoire de l'exploration et de la conquête de la célèbre montagne, puis la décrit sous ses différents aspects. Dans la longue lutte soutenue pour « gagner le Cervin », apparaissent — avec des détails que Guido Rey fut le premier à donner — tous les précurseurs et les acteurs de la grande conquête et ceux qui y coopérèrent de près ou de loin, les illustres et les obscurs.

De cet ouvrage, célèbre dès le premier jour, Mme Espinasse-Mongenot a donné une traduction française excellente qui atteint à la valeur de l'œuvre originale.



## LE ROI DU ROCHER

A.-F. MUMMERY

Edition abrégée de la traduction française  
de MAURICE PAILLON, du grand  
ouvrage : *Mes Escalades dans les Alpes  
et le Caucase*

Un volume in-16 de 228 pages de texte.  
Avec 16 planches hors-texte, d'après photos  
d'EMILE GOS, ANDRE ROCH et  
W. MITTELHOLZER

Prix : Broché : Fr. 4,75.

Relié : Fr. 6,50



## Les plus belles Légendes suisses

Illustrées de 16 gravures hors-texte de G. BURNAND et 15 dessins dans le texte. Un beau volume grand in-8

Broché, Fr. 5.75 Relié, Fr. 7.50

Le Village enseveli

X L'Ermite de Longeborgne

La Vieille Schmidja

La Reine des Alpes

Les Diebjen

Léona, Fille de Roi

Le Petit Nain de la Montagne

La Chevrete égarée

X Le Serpent de Gêronde

X Le Diable et Saint-Théodule

Le Chant merveilleux

Plan-Névé

Le Forgeron de Vallorbe

Le Cercueil de Cristal

Le Pas du Moine

La Vuivre de Saint-Sulpice

Le Sorcier d'Appenzell

Le Chamois blanc

Le Ranz des Vaches

Türst, le Chasseur démon

Les Nénuphars du lac de Muzzano

La Boîte aux Six Merveilles

Treizelin

Un choix judicieux des légendes suisses les plus typiques empruntées au folklore du pays romand et tout autant à celui des cantons alémaniques, aux Grisons, au Tessin, véritable vue panoramique jamais présentée de cette façon-là. Les 16 compositions originales de G. Burnand bellement imprimées en hors-texte, inspirées directement des thèmes légendaires, donnent à cet ouvrage un relief artistique indéniable.

## THÉODULINE

par JULES GROSS

Chanoine du Grand-Saint-Bernard

Avec 6 illustrations hors-texte, en couleurs, de R. Dallèves et 19 lettrines, culs-de-lampe et bandeaux d'après Marg. Burnat-Provins

Un beau volume au format 21×27 cm. Prix : Fr. 3.50 broché.

Fr. 5.75 relié

Un roman montagnard en vers, auquel le poète a dressé avec amour le prestigieux décor de la vallée de Bagnes, son pays natal.

Théoduline, sœur aînée, renonce stoïque à l'amour, au mariage, au bonheur pour se consacrer à son père resté veuf et à ses frères et sœurs plus jeunes. François, le guide, son promis, désespéré, se laisse mourir en montagne. Sur cette donnée émouvante, le poète a composé une œuvre d'un sentiment très élevé, très touchant. Et la présentation artistique du volume en complète le charme.



